

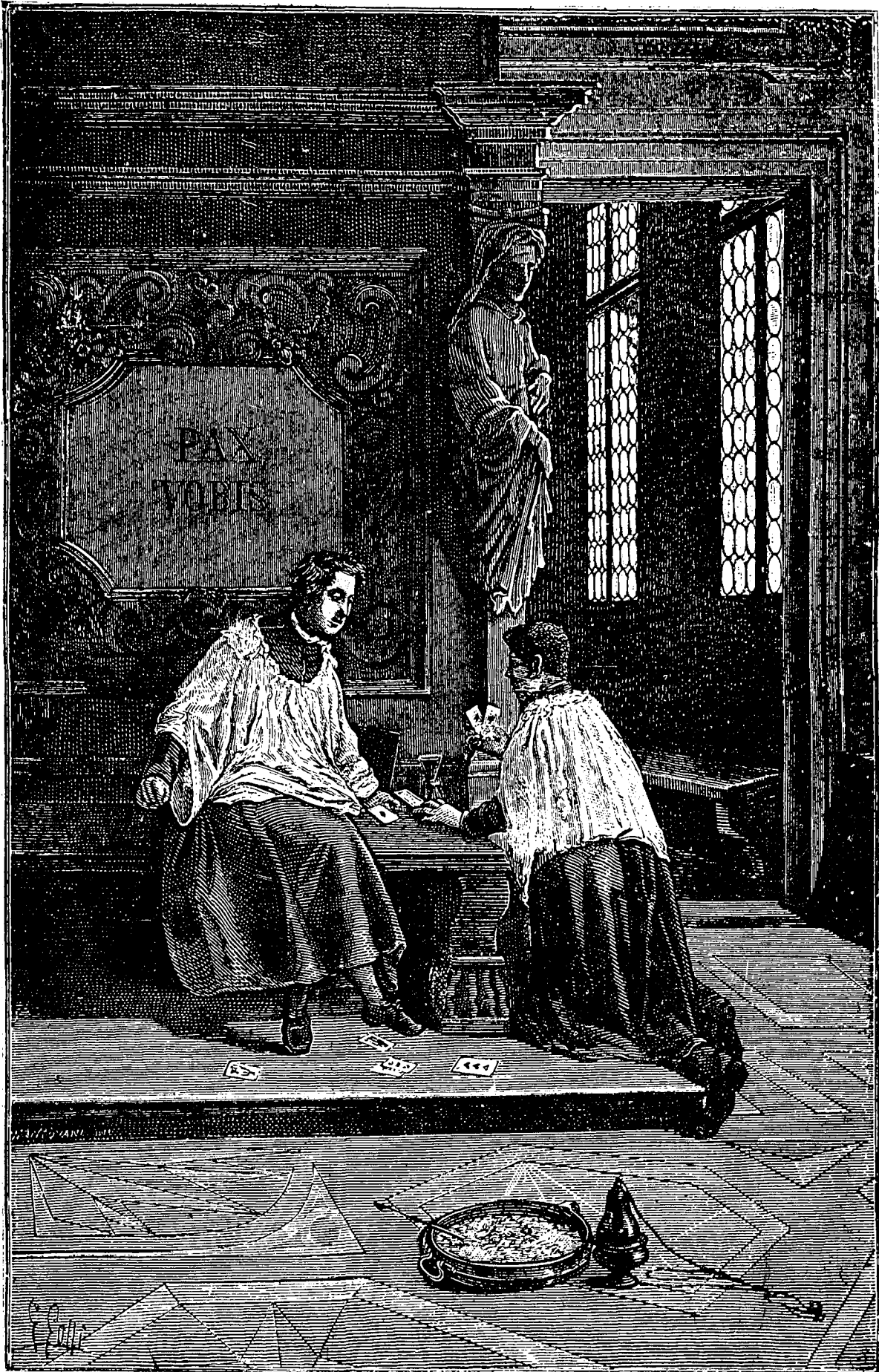
Le Samedi

VOL. II.—NO. 3.

MONTREAL, 28 JUIN 1890.

PAR ANNEE. \$2.50
LE NUMERO 5 CTS.

LES VAURIENS DE L'AVENIR



PENDANT LE SERMON

Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE)
PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 28 JUIN 1890.

CHASSE-SPLEEN

Devise d'un dentiste : *Dieu et dents.*

La femme a été créée avant les miroirs et elle restera toujours devant.

Il est très malchanceux de trouver un fer à cheval lorsque le cheval est après.

La politique n'est pas faite pour les hommes dont le caractère prend la poussière.

En conversation, les femmes ne sont pas exigeantes ; le dernier des mots leur suffit.

La foi peut transporter les montagnes ; mais s'il ne s'agit que de les percer, il faut travailler.

Le mariage est comme une montagne : on ne croit qu'il touche au ciel que lorsqu'on en est loin.

Ce qui nous surprend toujours, c'est de voir un notaire marcher, lui qui a tous les transports en main.

Les soirées de couture de charité, sont des réunions où l'on y habille les pauvres et déshabille son prochain.

Monsieur Sainfoin a, en père prévoyant, fait baptiser son fils : *Israël Isaac*, pour que son monogramme puisse faire *IS*.

Les mères d'oiseaux font de très mauvaises femmes de ménage ; elles ne sont heureuses que lorsque les œufs sont élevés.

Le centin du pauvre tient dans le tronc autant de place que le cinquante centins du riche et compte également autant.

Il y a des hommes qui refusent de porter un paquet, et qui, cependant, se promènent volontiers avec un chargement de whiskey.

Le travail prend souvent congé ; mais le loyer jamais. C'est ce qui explique pourquoi les propriétaires sont plus riches que les ouvriers.

Le boulanger de la reine Victoria s'appelle Petrozvadski. Ses assistants n'ont qu'à prononcer son nom dans la huche et la pâte est faite.

Il y a des hommes qui voient le paradis dans le mariage ; ils sont rarement trompés. Même quand tout leur manque, ils y trouvent au moins le serpent.

On a beau dire que le cidre est une boisson de tempérance. Buvez-en deux ou trois bouteilles et vous serez forcés de reconnaître la puissance de la presse.

Une raffinerie de sucre de Williamsburg, État de New-York, emploie 1,500 femmes. Les propriétaires savaient bien que la femme a tous les raffinements.

Le billet de banque de la plus haute dénomination en existence en Amérique est de \$10,000. Il n'y en a qu'un. Il n'est pas, dans le moment, en notre possession.

Voilà la saison des scènes de la vie cruelle qui s'ouvre. Quoi de plus triste, par exemple, que de voir un pauvre garçon qui a trois clous sur le cou, promener un parti de jeunes filles en chaloupe ?

"Garçon, disait un client maussade, à une table de restaurant, comme j'ai la vue très courte, aidez-moi donc à mettre ma fourchette sur le morceau de *steak* que vous avez dû m'emporter.

Le lendemain de la St Jean Baptiste, de la St Patrice, du 1er Juillet et de toutes les fêtes nationales devrait être congé. Tout homme devrait avoir le droit de se reposer après un jour de fête.

Si vous voulez connaître le caractère d'une femme mariée, examinez son mari. S'il est jaloux, c'est qu'elle est coquette. S'il est morose, c'est qu'elle est égoïste. S'il a l'humeur inégale, c'est qu'elle est capricieuse ; s'il est heureux, c'est qu'elle est bonne.

La Banque de Montréal annonce qu'elle émettra pour l'avantage des voyageurs des lettres circulaires valant comme billets de banque dans toutes les villes de l'Europe. Les lettres circulaires existent depuis longtemps : la lettre O par exemple. Celle-là peut nous faire voyager jusqu'à l'équateur, car c'est elle qui divise le globe.

Nos notions sont toutes mêlées sur les ressources du dessin et de la peinture. Aussi notre artiste nous a désappointé quand nous lui avions donné le sujet d'une caricature où figurent deux œufs durs. Il n'a jamais pu les peindre. Mais en revanche, en examinant l'autre jour une collection de peintures à la salle d'encau, nous nous sommes amusés trop longtemps à contempler un tableau d'arbres fruitiers : une des pommes nous est tombée sur la tête.

On se rappelle qu'il y a trente ans Jay Gould, qui vaut aujourd'hui cent millions de piastres, s'était un jour jeté, de désespoir, par terre, le long d'un chemin, pour y mourir de faim. Il lui restait un sou sur lequel il grava son nom et il le donna au premier mendiant venu. L'autre jour, en comptant la monnaie d'un vingt-cinq centins au guichet d'un bateau traversier de New-York, il trouva que le fameux sou n'y était pas.

JOSUÉ AUX ETATS-UNIS

Premier officier du recensement.—C'est égal, on en voit de drôles quand on est recenseur.

Deuxième officier.—Je ne trouve pas. Qu'est-ce que tu as de si étonnant aujourd'hui ?

Premier officier.—Étonnant ! je te crois ; j'ai une femme plus forte que Josué.

Deuxième officier.—Josué ! qu'est-ce que tu me chantes-là ?

Premier officier.—J'ai rencontré une femme qui a juré qu'elle avait 40 ans, comme au dernier recensement il y a dix ans. Si tu trouves une particulière qui ait arrêté le soleil pendant plus de dix ans, je te paie la traite.

MOTS D'ENFANTS

Petite québécoise (au dernier arrivé).—Tu viens tout droit du ciel, mon petit frère ?
Silence du petit frère.

Petite québécoise.—Les gens du ciel ne sont pas aussi *smart* que ceux de Québec. Nous parlons, nous.

Père.—Ernest, si tu voulais comprendre ce qui convient à ta santé ! Ainsi, au lieu de veiller jusqu'à 9 heures, tu devrais te coucher et te lever avec les petits oiseaux.

Ernest.—Tu crois cela ! Mais je me casserai le cou, papa ; je ne sais pas voler, moi.

Le curé, trouvant Bob faisant sa prière.—Ah ! voilà un bon petit garçon ! Tu aimes bien le bon Dieu, n'est-ce pas ?

Bob.—Non, monsieur, mais j'aime bien les bonbons que maman me donne pour faire ma prière.

Maman.—Qu'est-ce que nous devons faire avant que nous puissions obtenir l'absolution de nos péchés ?

Mariette.—Nous devons d'abord en commettre.

Papa.—Léoni regarde avec ce microscope toutes les petites bêtes qui sont dans l'eau.

Léoni.—Est-ce qu'il y en a dans l'eau que nous buvons ?

Papa.—Certainement.

Léoni.—Je sais maintenant pourquoi l'oncle Jean prenait du whiskey, il dit que c'est bon pour tuer le ver.

Lucie (5 ans).—Demain c'est le jour de naissance de mon frère.

Marie (6 ans).—Demain ! quel malheur ! c'est après demain ma naissance. Si ton frère avait attendu un jour de plus nous aurions été jumeaux.

UNE POIGNÉE DE BONNES MAXIMES

—La femme mariée ne doit pas chercher à paraître aussi jeune que ses filles.

—La femme sage ne doit jamais répéter les cancans qu'elle entend faire à sa voisine.

—La femme économe ne se contente pas de faire ses achats avec soin ; elle veille à ce que rien ne se perde dans la cuisine.

—La femme sérieuse ne commande pas des nouvelles toilettes avant de savoir si son mari pourra les payer.

—La femme charitable doit visiter la demeure des gens qu'elle secourt.

—La femme prudente ne doit jamais dépenser son argent en fantaisies inutiles.

—La femme instruite ne doit jamais perdre son temps à lire des livres sans valeur.

FAUSSE ENSEIGNE

—Pourriez-vous me dire le nom de ce monsieur qui a presque le teint d'un mulâtre ?

—Il s'appelle Blanc.

—C'est un italien ?

—Non, un espagnol.

—Je n'ai pas de confiance dans ce Blanc d'Espagne.

CHARGE AU SECOND DEGRÉ

Fred.—Je te l'assure, mon père se prépare à prendre une autre femme.

Henri.—Elle est bonne celle-là ; c'est toi qui m'annonce que ton père va se marier pendant que ta mère vit encore.

Fred.—Qui est-ce qui te parle de cela, animal ? C'est moi qui vais me marier ; et c'est le père qui va me faire vivre.

VRAIE SENSITIVE



M. de Lahauteparlette.—C'est un crime que d'attacher la queue de ce chien là.

M. de Lapetitepotée.—Que voulez-vous ? A force de s'agiter la queue il me donne le rhume avec ses courants d'air.

ECHO DES ÉLECTIONS

Un jeune orateur encore timide, débute par des hésitations, des répétitions et se voit, à la fin, forcé de s'arrêter net en cherchant un chiffre oublié. Comme on le sait, le premier mouvement dans ces cas, c'est de se gratter la tête ; et il ne le rata pas.

Alors, on entendit une voix dans la foule :

—Attendez un peu ! S'il ne parle pas vite, vous voyez toujours qu'il a quelque chose dans la tête.

**

Un candidat fait un discours de deux heures.

Un de ses amis passe à côté de son adversaire et lui dit à l'oreille :

—Ne trouves-tu pas que X... a une *extension de voix* ?

UN FOUR

Elle.—Bonsoir, mon petit homme, comment as-tu aimé le premier échantillon de ma pâtisserie ? As-tu mangé le gâteau que j'ai envoyé à ton bureau ?

Lui.—Non, je l'ai laissé sur mon pupitre.

Elle.—Tiens ! Moi qui croyais tant te faire plaisir !

Lui.—Tu m'as fait beaucoup de plaisir ; il y a huit jours que j'avais besoin d'un presse-papier.

A SAINT VINCENT DE PAUL

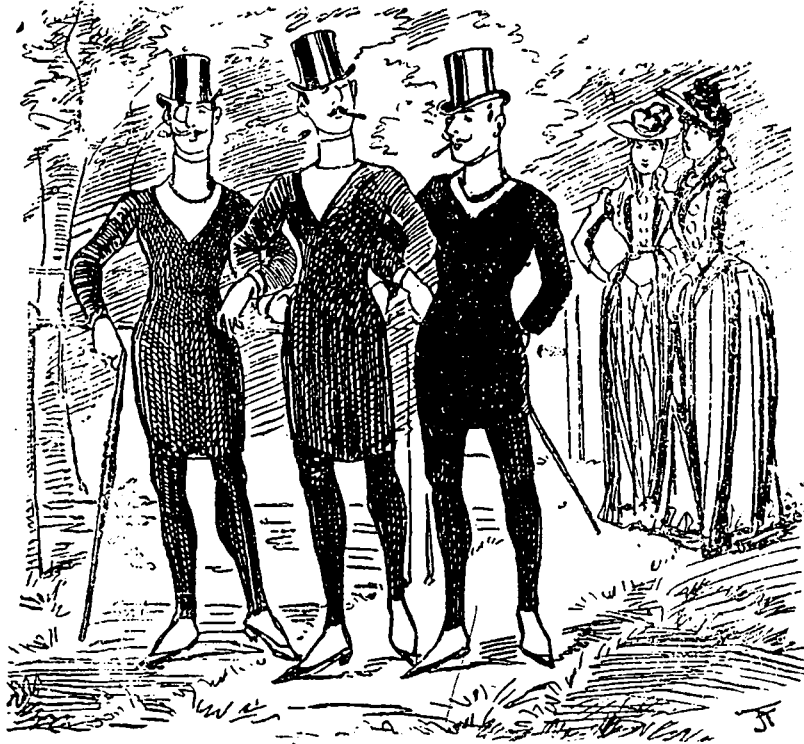
Visiteur, (compatissant).—Vous paraissez avoir été bien élevé, mon ami ; comment avez-vous été amené sur cette pente fatale ? Si jeune encore.

Prisonnier.—Hélas ! monsieur, je ne suis ici que par une simple erreur de jugement.

Visiteur.—Le juge a été bien sévère, voulez-vous que je le voie ?

Prisonnier.—Oh ! bien non. Il voulait m'envoyer à la potence ; il m'a dit que je ne devais la vie, qu'à l'erreur incompréhensible du jury. Si ça ne vous fait rien ; laissez le juge tranquille.

LES MODES NOUVELLES



Le genre promis pour la saison prochaine.

UNE ERREUR

Madame.—Qu'est-ce qui te prend à te frotter le front avec tant d'ardeur ?

Monsieur (devant le miroir).—J'ai une maudite tache qui ne veut pas s'en aller.

Madame.—Tu es bête, mon pauvre homme ! Ce n'est pas ton front qui est sale ; c'est le miroir. Combien as-tu pris de petits verres aujourd'hui ?

BRILLANTE PERSPECTIVE

Jeune avocat.—Ne soyez nullement inquiet de votre procès, mon cher client ; je vous assure que j'emploierai toute mon existence à prendre les moyens nécessaires, pour que vous obteniez un jugement en votre faveur.

PLUS D'INDÉCISION

Le Recorder.—Trois mois de prison.

Prisonnier.—Merci ! J'étais indécis ; maintenant je sais ce que j'ai à faire.

Le Recorder.—Vous étiez indécis, en quoi ?

Prisonnier.—Je ne savais pas si j'irais passer les grandes chaleurs à Cacouna ou à Vaudreuil.

PRIS AU PIÈGE

M. de Vieuxbeau (à son ancienne flamme).—Oh ! Mademoiselle Paula, si vous saviez combien je regrette d'avoir fait la folie de me marier !

Paula.—Et moi donc !

M. Vieuxbeau (s'enflammant).—Est-ce bien vrai ce que vous dites-là ? ma...

Paula (ironiquement).—En doutez-vous ? j'en suis désolée... pour votre femme.

IL NE CHANTE PAS

Vendeur.—Vous m'offrez \$2.00 pour ce vieux violon d'occasion, dites-vous ? Mais mon brave homme c'est un Stradivarius.

Acheteur.—Un quoi ?

Vendeur.—Un Stradivarius, un vrai.

Acheteur.—Un Strad. quoi ? Vous vous fichez de moi, parce que je suis de la campagne ; est-ce que vous croyez que je ne sais pas que c'est un violon ? Disons \$2.25 pour votre vieille boîte en bois, et n'en parlons plus. Ce n'est pas parce que vous vendez des musiques que vous me ferez chanter.

ENTRE LA COUPE ET LES LEVRES

—Je croyais que vous deviez épouser mademoiselle Grandmaison ?

—Impossible ; il paraît que nous sommes à un degré de parenté qui nous empêche de nous unir.

—Elle n'est ni ta cousine, ni ta mère, ni ta tante que je sache ?

—Ni moi non plus.

—Alors ?

—Elle dit qu'elle sera ma sœur.

CHOIX DIFFICILE

Georges.—Entre toi et ta femme avez-vous fini par trouver un nom pour votre bébé ?

Jacques.—Pas encore ; mais enfin sur 360 noms, nous en avons éliminé 179.

Georges.—C'est un commencement.

Jacques.—Tu crois cela, toi ! C'étaient 179 noms qui ne convenaient pas à notre classe de bébés. Il paraît qu'un nom de baptême est aussi difficile à assortir que la couleur d'un ruban.

BONNE RECETTE

—Croyez-vous, Mr. Rincédalle, à la recette du SAMEDI, qui prétend que le whiskey nettoie l'argent ?

—Il n'y a rien de meilleur. Tenez, moi qui vous parle, c'est toujours avec ça que je nettoie à mesure l'argent que j'ai dans ma poche.

UN IMPAIR

Clara.—Pour vous parler vrai, mon cher Charley...

Frank.—Charley ?

Clara, (riant).—Je veux dire Frank ; voyez comme je suis étourdie, je me croyais à jeudi au lieu de mercredi.

DENT POUR DENT

Gabrielle.—Je suis désolée, j'ai fait un accroc à mon corsage et je ne puis aller ce soir au bal. Toi qui n'est pas invitée tu pourrais me prêter ton corsage de satin blanc ?

Antoinette.—Avec plaisir ; mais tu seras horriblement gênée, je porte des corsets de 20.

Gabrielle.—C'est fâcheux ; mais enfin, je tâcherai d'y faire une pince ; tu sais, je ne porte que 18. L'une porte 32 et l'autre 23.

IL Y A LOIN DE LA CROUPE AUX LÈVRES

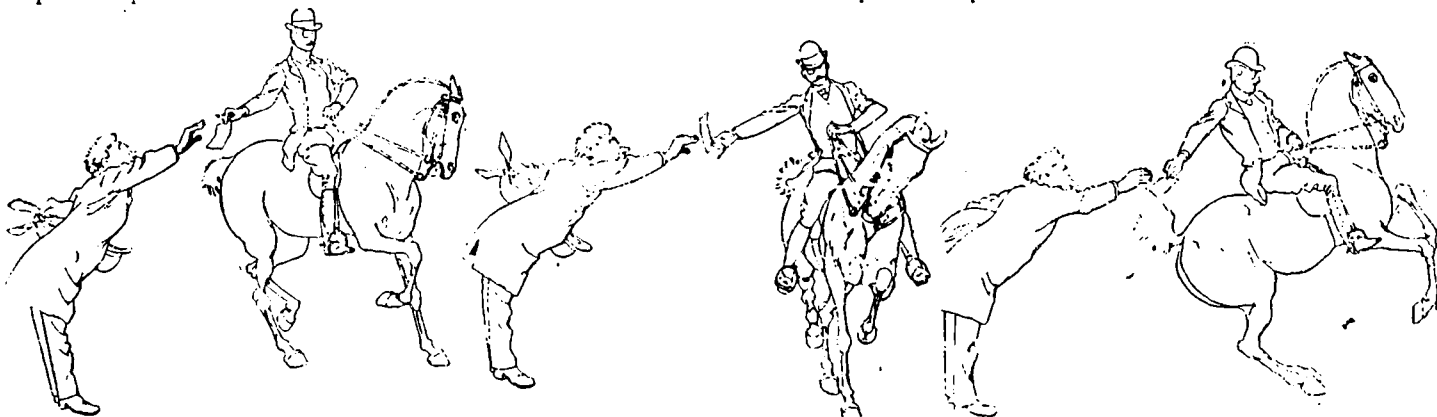


I
Le collecteur. — Je viens, monsieur, pour ce petit compte.

II
Le monsieur. — Sapristi, Vandelin, vous tombez mal.

III
— Tout de même, je vais vous donner un petit acompte.

IV
— Tenez, mon ami.



V
— Voilà vingt piastres.

VI
— Mais, prenez donc !

VI
— Prenez donc ! Dépêchez-vous.

Ravauderasseries et Effarouchailonnades.

J'étais, l'autre jour, à causer tranquillement avec un ami, lors qu'entre la femme d'un cultivateur, suivie d'une jeune fille.

Celles-ci examinent de côté et d'autre, mais ne voyant probablement pas ce dont elles avaient besoin ; elles s'approchent alors du comptoir, et celle qui me paraissait être la mère de la jeune fille, me demande d'un air perplexe :

— Avez-vous des ballons à vendre, monsieur ?

Je demeurai, un instant, dans un état d'immobilité complète ; lorsque tout à coup je pris, en imaginant un stratagème, la résolution de la questionner à mon tour.

— Voulez-vous, s'il vous plaît, madame, lui dis-je, "me dire quelle espèce de ballon vous voulez avoir ?"

— Vous savez bien, dit-elle, "des ballons... des ballons... vous connaissez ça ?"

— Oui ! lui répondis-je, "des ballons... je connais ça, mais il y en a plusieurs espèces de ballons. Il y a les ballons aérostats ; il y a les ballons lanternes, ainsi que bien d'autres ; mais, je ne sais desquels vous voulez parler."

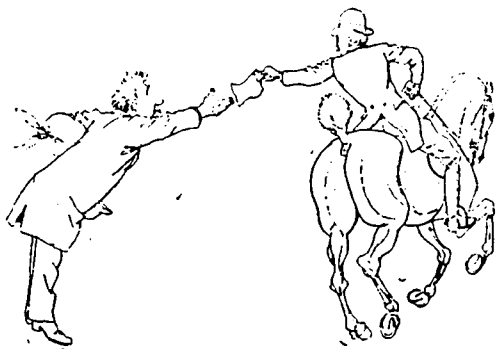
— Monsieur ! s'écria-t-elle, "vous devez connaître ce dont je veux parler ! Vous n'êtes pas sans connaître ça... des ballons. Vous savez bien ! C'est des affaires... pour les femmes... pour mettre... en dessous des robes."

Et nous de partir d'un éclat de rire fou.

C'était une tournure (*bustle*) qu'elle voulait avoir.

* * *

L'année dernière, un de mes amis reçoit une salamandre ou pour parler français, un *safe* : et à cette occasion, il nous avait conviés à entrer ce ourd fardeau chez lui.



VIII
— Voyons, prenez donc ! Je ne tiens plus ma bête !



IV
— Tant pis, Vandelin ! Ce sera pour une autre fois.

Caran d'Ache.

fût refroidi, nous l'avons ouvert et le coq chantait encore.

"Ben ! ben !" exclama l'habitant.

— Et par chez vous ? demanda le chef des gouailleurs.

— Imaginez-vous," répartit l'autre, que par chez nous, nous en avons essayé un, une fois, comme ça. C'était un gros coffre-fort. Nous y avons mis un gros chien avec quelque chose à manger pour trois jours.

Nous avons entouré le coffre, de près de mille cordes de bois, et nous avons

mis le feu. C'est ça qui a pris du temps à brûler ! Le feu ne s'est éteint qu'après deux jours. Et quand nous avons ouvert le coffre, à notre grande stupefaction, nous nous sommes aperçu que le chien n'avait pas touché à ce que nous lui avions donné.

— Eh ! Comment cela ? demanda un des nôtres tout étonné.

— C'est parce que le chien était gelé," répondit l'habitant, qui s'en fut en nous faisant une terrible grimace.

AGUE ERAITE.

Lévis, juin 1890.

ELLE ENTRERA QUAND MEME

Madame, (*essayant une robe et respirant avec difficulté*). — Combien ai-je de taille ?

Modiste. — 21 pouces ; vous ne pourriez respirer avec moins.

Madame. — Combien porte madame Abeille ?

Modiste. — Dix-neuf et demi ; mais elle a trois pouces de moins que vous en hauteur, et elle a beaucoup maigri depuis sa maladie de l'automne dernier.

Madame. — Vous ne donnerez que dix-neuf pouces à mon corsage ; j'entrerai bien dedans.

Nous étions justement une dizaine de gaulards en train d'installer le coffre-fort, lors qu'arrive un *habitant* d'une des paroisses du comté de Dorchester qui s'arrête à la vue de ce groupe, tous en bras de chemise, suant sang et eau et qui paraissent bien décidés à faire leur devoir.

L'idée nous arriva instantanément de lui monter une scie.

L'un d'entre nous l'approche et lui demande comment il trouvait ce *safe* ?

— Ben beau ! répondit l'habitant. "Et il doit être ben bon aussi."

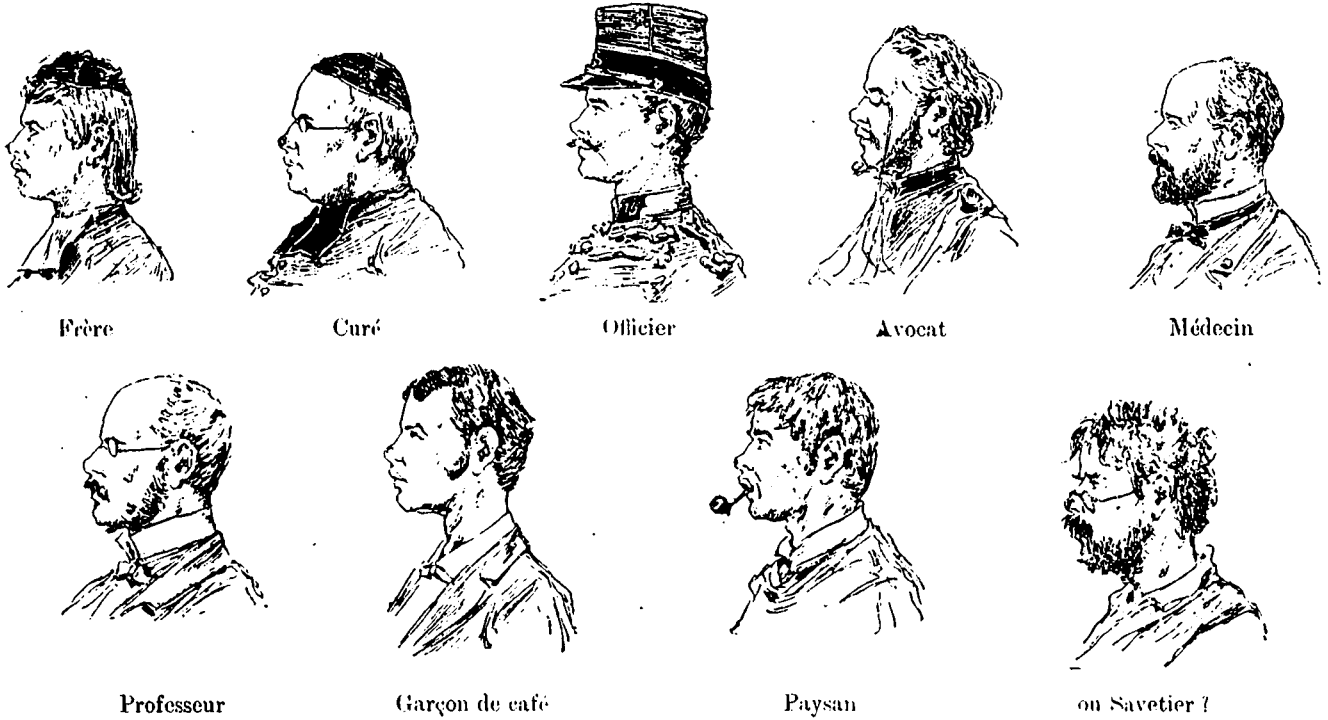
— Bien bon ? Je le crois bien," répliqua l'autre. "Nous l'avons éprouvé. C'est notre habitude, à nous, d'éprouver un *safe*, quand nous l'achetons."

— C'est ce que nous faisons par chez nous aussi," dit le campagnard. Puis se ravisant : "De quelle manière vous y prenez-vous ?" demanda-t-il.

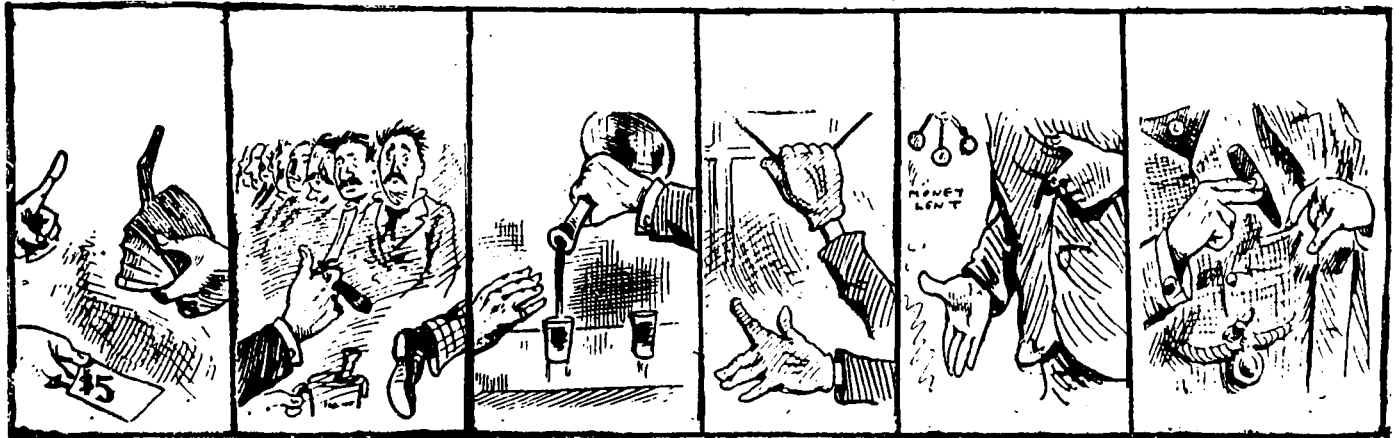
— De la manière suivante," répondit l'autre : "Pour éprouver celui-ci, nous avons mis dedans, un coq, avec quelque chose à manger pour deux jours. Nous l'avons entouré d'une centaine de cordes de bois, et nous y avons mis le feu ; ce qui a brûlé pendant douze heures consécutives.

Quand le feu a été éteint, et que le coffre se

ÉTUDES PHYSIOLOGIQUES



EXPRESSIONS FAMILIÈRES



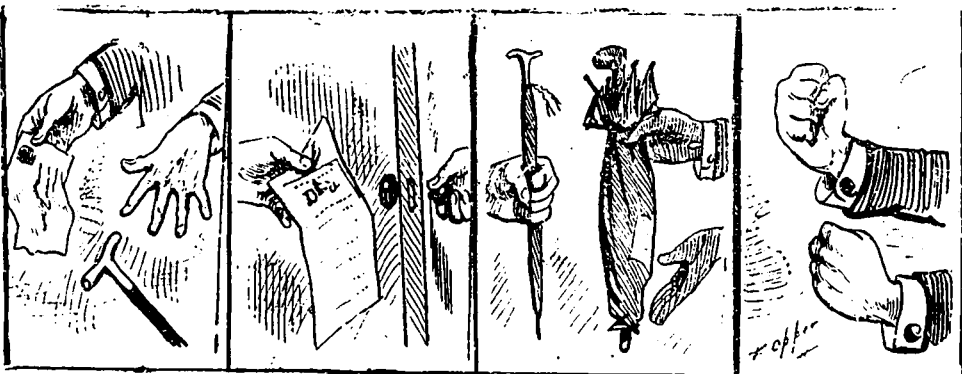
(Dans la rue.) (Chez le coiffeur.) (Chez le cabaretier.) (Dans les chars urbains.) (Surpris chez le prêteur.) (En passant.)

—Je vous remettrai cela lundi. —Attendez donc ! Votre tour arrive. —Dites quand. —Aie ! la rue St Denis que je vous ai dit ! —Sapristi ! J'ai une montre qui est toujours en réparation. —Merci, je le fumerai plus tard.

ACTE DE BAPTEME

Un amateur de fleurs, possédant de splendides serres, en fait les honneurs à plusieurs de ses amis, au nombre desquels se trouve une vieille fille. Cette dernière loin d'admirer les beautés et les raretés que détaille l'amateur, s'écrie chaque pas : " Mais j'ai mieux que cela dans mon jardin." Arrivée devant un aloès gigantesque elle dit dédaigneusement :

—Oh ! il n'a rien d'extraordinaire, j'en ai un bien plus grand que celui-là ; de fait je l'ai planté moi-même. —Etrange ! répond l'amateur, cet aloès a déjà 63 ans, et si le votre est plus grand... —La vieille demoiselle s'empressa d'attirer l'attention de la société sur un autre sujet, et ne parla plus de son jardin.



(Au restaurant.) (Chez soi.) (A la fin d'une réunion.) (Assemblée électorale.)

—Oh ! murder ! Voilà huit jours que ma femme m'a donné cette lettre pour la poste ! —Madame est sortie. —Pardon, monsieur se trompait de parapluie. —Sors donc dans la rue, voir !

IL Y A MIS LA MAIN

Le professeur. — Qui a inventé la machine à couper la paille ?
Un élève, (regardant ce qui lui reste de doigts). — Je ne sais pas, quoique pourtant j'y ai mis la main.

—Oui.
—Tous les rédacteurs sont-ils présents ?
—Oui.
—Je voudrais parler à celui qui s'appelle " Nous."

MARTYRE DE L'ÉTÉ

Dans un hôtel de ville d'eau.
Clerc. — La dame du No. 16 se plaint du service de la femme de chambre.
Propriétaire. — Si cette dame du No. 16 n'est pas contente, elle peut s'en aller. Si ces gens de la ville s'imaginent qu'ils viennent ici pour leur plaisir, ils se trompent !

UN ECRIVAIN CELEBRE

—C'est ici la rédaction du SAMADI ?

Les aventures amoureuses
du "Samedi."



Les six premières beautés auxquelles nous n'avons pas payé une glace au père Sahmer mardi dernier.

TRANSPARENT

—Vous êtes encore un imposteur, vous ; comment savez-vous que ce trente sous est marqué, puisque vous êtes aveugle.

—La belle affaire ! j'ai un œil de verre... transparent.

FORT ESCOMPTE

1er anarchiste.—Pourquoi portes-tu un crêpe à ton chapeau ?

2me anarchiste.—Eisenstein est mort ? il a été mis en pièces par l'explosion d'une bombe.

1er anarchiste.—C'est horrible !

2me anarchiste.—Oui, mais ce qu'il y a de plus horrible, c'est que nous n'avons pu recueillir que 35 pour cent de ce qui restait de notre pauvre ami.

BIOGRAPHIE DE NOTRE AMOUR

Il ôrie de temps à autre, et souvent, de préférence pendant la nuit.

Il trouve convenable d'être malade de ceci ou de cela, six fois sur sept.

Il se tient à table comme un ours mal léché.

Il a une tête plus commune que le péché et tous les parents de ma femme disent qu'

Il est le portrait frappant de son père.

GENIE AMBIANT

A.—Croyez-vous réellement que Picknotes est un compositeur de mérite ?

B.—Peut-être bien. En tous cas il a des manies comme tous les grands compositeurs. Rossini trouvait ses inspirations dans la société des jolies femmes ; Richard Wagner doit ses plus belles mélodies au milieu artistique qu'il s'était créé, quand à Picknotes il ne peut rien produire sans avoir autour de lui les compositions des grands maîtres.

UN HOMME D'EXPERIENCE

Chez un avocat de Chicago.

Madame Sansattache.—Je désire divorcer ; je prouverai que mon mari m'a traitée cruellement ; et refuse de me donner le nécessaire.

1er Avocat.—Dans ces cas-là, je demande toujours \$50 de retenue.

2me Avocat.—Mais je ne les ai pas, j'ai employé les derniers \$50 que mon mari m'a données, à acheter ce chapeau, et cela ce matin même.

Avocat.—Il ne veut pas vous donner d'autres agent ?

Mme Sansattache.—Pas avant quelques jours, tout au moins.

Avocat.—Alors, vous feriez bien de les emprunter, du monsieur qui désire vous épouser.

ADDITION ET SOUSTRACTION

Au restaurant.

Georgette.—Tu n'es pas aussi généreux qu'avant notre mariage, Georges. Alors, tu commandais deux fraises et crème, maintenant tu n'en demande plus qu'une.

Georges.—Ce n'est que mon devoir. Nous étions deux alors ; aujourd'hui nous ne sommes plus qu'un ; est ce que tu le regrette déjà ?

Elle sourit et... mangea toute la portion de fraises et crème.

LES BÉNÉDICTIONS D'UNE FEMME DE MÉNAGE

I



(En villégiature. Chambre de 8 pieds par 9.)

Elle.—Mon ami, tu ne peux pas laisser traîner tes bottes comme cela ? On ne peut plus se remuer.

II



Il a l'excellente idée de les cacher sur le bureau de toilette.

III



Mais triomphe éphémère ! Il faut les démanœuvrer.

IV



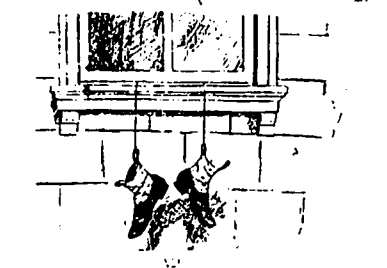
On aurait dit que c'était fait pour cela. Cependant.....

V



Mais alors, c'est de coucher avec !

VI



Enfin ! Trouvé, grand Dieu ! Il n'y a qu'à les pendre en dehors.

SITUATION EMBARRASSANTE

Maman.—On appelle au téléphone. Marie, vas voir ce qu'on veut.

Marie.—Je ne puis y aller, maman ; mes cheveux sont tout défaits, j'ai l'air d'un monstre marin.

Maman.—Et moi qui suis en peignoir. Comment faire ?

FALLAIT LE DIRE

—Je ne vous comprends pas. Il y a quelques instants vous disiez que Pige-dantant était un homme d'affaires de premier ordre, maintenant vous dites qu'il ne connaît pas ses propres affaires.

—Je ne m'en dédis pas, parce qu'il est toujours pauvre dans les affaires des autres.

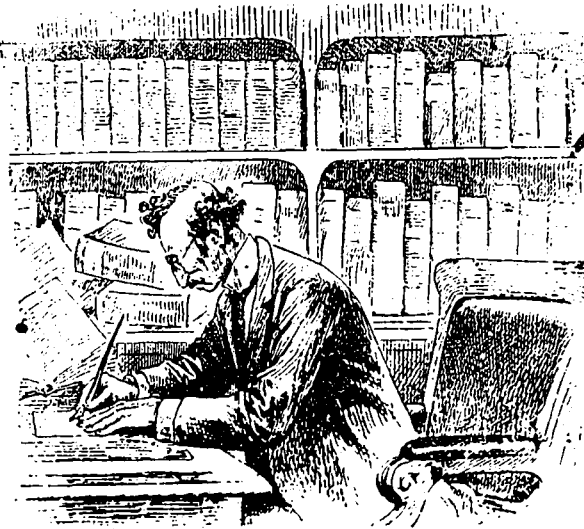
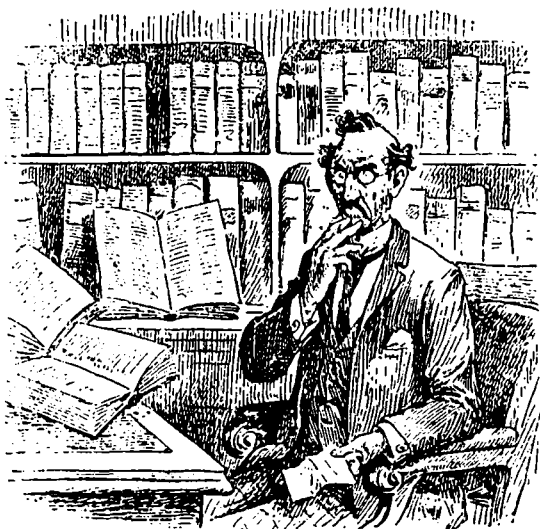
INVITATION A LA VAISE

Lui.—Ne trouvez-vous pas qu'on se marie beaucoup ce mois-ci, mademoiselle ? A propos me ferez-vous l'honneur de m'inviter à votre mariage ?

Elle (rougissant et baissant les yeux).—Croyez-vous que vous aurez besoin d'être invité pour y être ?

TRUC DE JOURNALISME INFALLIBLE

MIRAGE



Elle.—Tu vas dire que je suis bien curieuse, mais je voudrais bien savoir pourquoi tu es subitement devenu amoureux de moi, et que tu m'as épousée ?

Lui.—C'est au bal de Madame A... que j'ai été pincé. Te rappelles-tu que le garçon a laissé tomber une assiette de crème glacée sur ta robe de soie. Quoique sachant ta robe à jamais perdue, tu t'es mise si gentiment à sourire que je me suis sur l'instant convaincu qu'il était impossible d'unir sa vie à une femme plus douce et plus aimable que toi.

Elle.—Vraiment ! Jamais je n'ai été aussi vexée de ma vie, que ce soir-là : et en rentrant chez moi j'ai mis la maison sens dessus dessous. C'est ça qui t'aurait changé les idées si tu m'avais vue !

Rédacteur.—L'animal ! Je n'avais pas la moindre idée qu'il avait ce document là. Ça me coule... Ah ! C'est ce que nous allons voir.

—Notre confrère du *Grand Gabus* démontre son impuissance en essayant de bavarder sur nous. Nous le méprisons du haut de nos trente mille abonnés, sans consentir à nous salir en lui répondant.

LA REINE ET LE FLEUVE

Blagafroid.—Qu'elle différence il y a-t-il entre la reine d'Angleterre et le Mississippi ?

Simpleton.—Environ 4,000 milles.

Blagafroid.—Je n'accepte pas ça ; cherche autre chose.

Simpleton.—J'aime mieux payer de suite.

Blagafroid.—C'est que la reine tient ses levres correctement ; alors que les lèvres du Mississippi ne se tiennent plus.

NE PEUT REMPLIR LA PLACE

Commerçant.—J'en suis fâché, je n'ai pas de situation à vous offrir ; mais allez deux portes plus loin, on demande des employés des deux sexes.

Postulant.—Ça ne peut pas faire pour moi, je n'appartiens qu'à l'un des deux.

MARI ACCOMMODANT

Lui.—Veux-tu aller à la conférence du célèbre Courspartout, ce soir ?

Elle (sèchement).—Je n'ai rien à me mettre sur le dos.

Lui.—Parfait ; allons à l'opéra dans ce cas.

UN VEINARD

—Avez-vous été heureux à la pêche, mardi ?

—Plus que je ne l'espérais : huit créanciers ont présenté leurs comptes, trois à la maison, et cinq au bureau.

—Alors c'est des créanciers que vous avez attrappés.

L'AMOUR DU METIER

Médecin (tenant le pouls du propriétaire du grand organe "Le Serpent").—Pauvre homme. Il est fini, la circulation est arrêtée.

Malade (se soulevant).—C'est faux ! nous avons la plus grande circulation du pays et elle augmente constamment. (Il retombe et meurt).

COMMENT ON FAIT UNE CAUSE

La tante (sévèrement).—Hier soir, en passant devant le salon, j'ai aperçu un jeune homme qui te tenait tendrement par la taille.

La nièce (avec calme).—Je vous attendais ma chère tante. Voyez-vous, les jeunes gens sont si volages, de nos jours, que l'on ne saurait se ménager trop de témoins.

SUR LE PLAN AMÉRICAIN

Étranger.—Cinq dollars par jour, à votre hôtel ? C'est bien, voilà l'argent. A propos, je crois que je ferais bien de vous laisser mon portefeuille, jusqu'à ce que j'en aie besoin.

Commis.—Si vous désirez avoir quelque chose à manger, vous feriez mieux de donner votre portefeuille au premier garçon de table.

CE N'EST QUE TEMPORAIRE

Lui.—Vous êtes si parfaite, si bonne, si modeste, Jeanne, que je crois ne pas être digne de vous.

Elle.—Ne vous effrayez pas de cela, Paul, ce n'est que temporaire.

UN PEU DE GRACE

M. de Paietoncompte.—Très bien, je consens à vous prêter ce que vous me demandez. Quand voulez-vous payer le principal et les intérêts ?

M. Rendjamais.—Les intérêts tous les trois mois, le principal au jour du jugement dernier.

M. de Paietoncompte.—Disons le lendemain, si ça ne vous fait rien. Car au jour du jugement dernier je serai réellement très occupé.

ELLE TIENT A SES HABITUDES

Le servante.—Comment aimez-vous votre nouvelle place ?

Le servante.—Je ne l'aime pas du tout.

Le servante.—Est-ce que vos maîtres vous traitent mal ?

Le servante.—Oh ! non, au contraire ; mais ils parlent si fort que j'entends tout ce qu'ils disent, sans avoir besoin d'écouter ; je ne suis pas habituée à cela.

TEMPS PERDU

Une amie.—Comment ! Il n'y a que deux semaines que tu es mariée, et on raconte partout que vous en êtes déjà à vous disputer.

Madame Salpêtre.—Parfaitement ; la vie est trop courte pour qu'on perde son temps ; j'aurais dû commencer le feu il y a quinze jours.

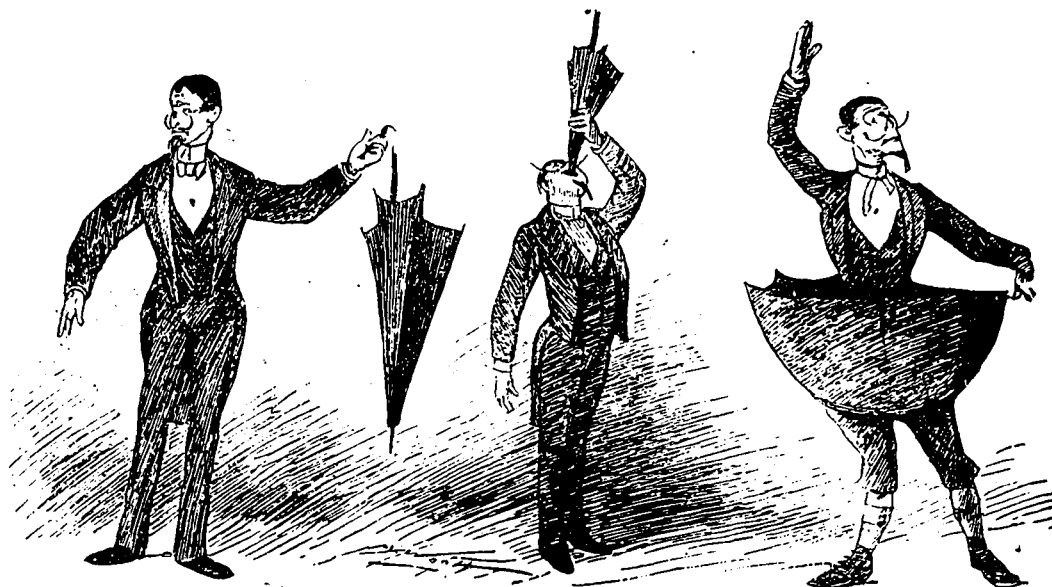
PAS A PLAINDRE

Rédacteur du "SAMEDI" lisant un journal américain :

"Le recensement embrassera environ 33,000,000 de femmes."

Un confrère.—Vénard de recensement !

LES MERVEILLES DU PARC SOHMER



I —Les amateurs de sabres, c'est vieux jeu...

II —Ça m'a pris 15 ans de pratique. Moi, c'est un parapluie que j'avale...

III —Puis je l'ouvre.

COMMENT SE FAIT-IL ?



Qu'une petite fille si laide à quatre ans...



Soit la beauté ci-haut à dix-huit ?



Et qu'un petit garçon si joli à cet âge



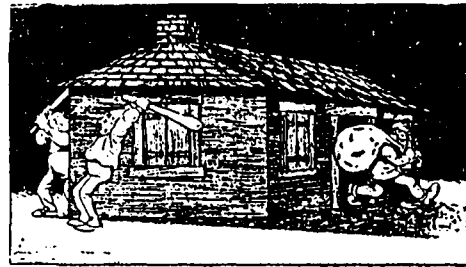
Deviens le monsieur que voilà à vingt-quatre ans !

LES DRAMES DE LA VIE REELLE



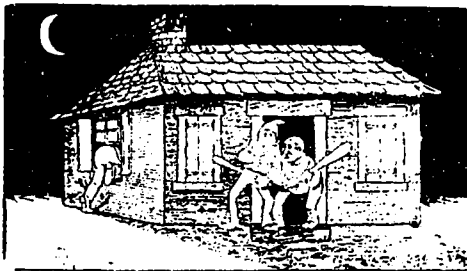
I

I
Le propriétaire. — C'est un voleur. Quelle chance que tu sois resté à concher. Il m'aurait tué.



VI

VI
Le propriétaire. — Tiens, attrappe !



II

II
— Tu l'entends ?



VII

VII
— Puis encore, puis encore, puis encore !



III

III
— Prends ce côté-ci ; je vais de l'autre. Il ne peut pas nous échapper.



VIII

VIII
— Hein ! Comment ? Ce n'est pas l'autre ! Ah ! bah ! ! ! !



IV

IV
— C'est là qu'il travaillait, il faudra bien qu'il se montre.



IX

IX
Pourvu qu'il leur reste de quoi se faire des emplâtres !



V

V
Le voleur. — Très poli dans cette maison. On s'absente au vrai moment.

CHEMIN FOURCHU

Annette. — Où allez-vous passer l'été ?

Claire. — Je n'en ai pas la moindre idée.

Annette. — Ne pouvez-vous pas vous en faire une idée d'après ce que votre père et votre mère disent ?

Claire. — C'est difficile. A entendre maman nous irons à New-York, Paris, Berlin, Rome, pour revenir par Londres, l'Ecosse et l'Irlande. Par contre s'il faut en croire papa nous allons tout droit à la ruine.

UN POLITICIEN A VUE COURTE



I

—Enfin ! Des nouvelles !...



II

—Voyons ! Qui est élu dans...



III

—Tonnerre de chien malade ! Un cigare presque éteint

LOCUTIONS A ÉVITER

(Suite et Fin.)

OUTIL, INSTRUMENT.—*L'outil* est une machine maniable, dont les arts simples se servent pour faire des travaux communs ; *l'instrument* est une machine ingénieuse, dont les arts plus relevés et les sciences se servent pour faire leurs opérations. Les *outils* d'un menuisier, des *instruments* de mathématiques.

PENDANT QUE, TANDIS QUE.—*Pendant que* désigne l'époque, *tandis que* indique des rapports moraux et fait sentir les contraires. "Pendant que *l'innocence dort*, le crime veille, tandis que *l'innocence dort en paix*, le crime ne vit que dans le tourment."

PLEIN, REMPLI.—Le premier a rapport à la capacité du vaisseau ; le second à ce que contient la capacité. *Aux noces de Cana*, les *cases* ayant été remplis d'eau, se trouvèrent pleins de vin.

POSTER, APOSTER.—Une troupe, une sentinelle, placée dans un lieu désigné, y est *postée*. Des brigands en embuscade, des espions, sont *apostés*. Le premier se dit donc dans le cas d'un service honorable. L'autre ne se prend qu'en mauvaise part.

RANCIDITÉ, RANCISSURE.—La *rancidité* est la qualité des corps rances ; la *rancissure* est l'effet éprouvé par le corps ranci. La *rancidité* est dans les principes qui vicient, la *rancissure* dans les parties viciées. On détruit la *rancidité*, on ôte la *rancissure*.

RÉBELLION, RÉVOLTE, INSURRECTION, ÉMEUTE, SÉDITION.—Le premier marque la désobéissance et le soulèvement ; le second la défection et la perfidie. *L'insurrection* a lieu lorsqu'un peuple esclave ou conquis se soulève contre le pouvoir qui le domine. *L'émeute* est une *insurrection* momentanée d'un peuple irrité de quelque acte du gouvernement ; elle est accompagnée de clameurs, de menaces, et l'autorité la domine aisément. Mais, si un chef habile survient et lui imprime de l'unité et de l'ensemble, elle prend le nom de *sédition*, et il est à craindre qu'elle ne se transforme en *révolte*.

RÉCOLTER, RECUEILLIR.—*Récolter*, c'est recueillir suivant les procédés de l'économie rurale, tandis qu'on *recueille* des raretés, des suffrages, des nouvelles. On *recueille* ce qui s'arrache, comme les fruits en général, les racines ; on *récolte* ce qui se coupe, les blés, les foins."

DE SANG-FROID, DE SENS FROID ; DE SANG RASSIS, DE SENS RASSIS.—La première et la dernière de ces locutions sont les deux seules que l'on doit admettre, attendu que *sens froid* et *sang rassis* ne signifient rien, tandis qu'au contraire le *sang* s'échauffe et se calme selon les impressions qui agissent sur lui, et les *sens*, après avoir été vivement agités, rentrent dans leur assiette ordinaire.

SOL, LUI, SOI-MÊME, LUI-MÊME.—*Lui* se place

dans la proposition particulière. Lorsqu'il s'agit d'une seule personne, *soi* se met dans la proposition générale ; lorsqu'il est question d'un certain genre de personnes, *lui-même* et *soi-même* se disent quelquefois d'une personne déterminée, comme *lui* et *lui-même*. Ces derniers ne s'appliquent jamais qu'à une personne désignée. On dira également : un héros qui tire son lustre de *soi-même* ou de *lui-même*. Lorsque vous dites qu'un héros emprunte de *lui* son lustre, vous ne désignez que le fait propre à ce héros ; si vous dites qu'un héros emprunte de *soi* son lustre, vous indiquez un fait commun à tous les héros.

TENTURE, TAPISSERIE.—La *tenture* est un tissu tendu sur quelque chose. La *tapisserie* recouvre un objet. La *tenture* s'appelle *tapisserie* quand elle est placée contre un mur.

TERMES PROPRES, PROPRES TERMES.—Un *terme propre* est celui que l'usage et la grammaire ont consacré pour rendre exactement une idée. Les *propres termes* sont ceux qui ont été employés par les personnes dont on répète le discours. "La justesse, dans le langage, demande qu'on emploie les *termes propres*." La confiance, dans les citations, dépend de la fidélité à rapporter les *propres termes*.

Voilà je crois, ma chère enfant, toutes les remarques que j'avais à vous faire sur les locutions que vous devez éviter, et sur la différence de valeur entre des termes que quelques personnes confondent ou emploient à contre-sens ; il ne me reste, pour compléter cette partie de mon travail, qu'à ajouter ici le nom du cri particulier à chaque animal et celui de leurs parties communes.

PARTIES COMMUNES DES ANIMAUX

On dit : LA TÊTE d'un lion, d'un cheval, d'un veau, d'un mouton, d'un oiseau, d'un poisson, d'une mouche, d'un serpent, etc...

LA HURE d'un sanglier, d'un brochet, d'un saumon, d'un loup.

LA BOUCHE d'un cheval, d'un chameau, d'un âne, d'un mulet, d'un bœuf, d'un éléphant, et en général de tous les quadrupèdes qui ne sont pas carnivores.

LA GUEULE d'un lion, d'un tigre, d'une panthère, d'un chat, d'un loup, d'un chien, et de la plupart des animaux carnivores. On dit encore LA GUEULE, en parlant des poissons ou reptiles voraces ; ainsi la gueule d'un brochet, d'une carpe, d'une lamproie, d'un crocodile, d'un lézard, d'un serpent, d'une vipère.

LE BEC de tous les oiseaux et volatiles.

LE MUSEAU d'un renard, d'une belette, d'une fouine, et de tous les animaux rongeurs.

LE MUFLE d'un cerf, d'un taureau, d'un bœuf, d'un lion, d'un tigre et d'un léopard.

LES DÉFENSES d'un sanglier et d'un éléphant.

LES BOIS d'un cerf.

LA CORNE d'un rhinocéros.

LES OS d'une baleine et d'une sèche.

LES ALETES de tous les poissons.

LE PIED d'un cheval, d'un bœuf, d'un veau, d'un cerf, d'un chameau, d'un éléphant, d'un éléphant, d'un mouton, d'un cochon, d'une chèvre, et de tous les animaux chez lesquels le pied se termine par de la corne.

LA PATTE d'un chien, d'un chat, d'un lièvre, d'un lapin, d'un loup, d'un lion, d'un ours, d'un singe, d'un rat, d'une grenouille, d'un crapaud, de tous les oiseaux qui ne sont pas des oiseaux de proie, et en général de tous les animaux chez lesquels cette partie n'est pas de corne.

LES SERRES se disent de la patte de tous les oiseaux de proie.

CRIS DES DIFFÉRENTS ANIMAUX.

L'AIGLE *trompette*.

L'ALOUETTE *grisolle, tirelire*.

L'ÂNE *braît*.

LE BUFFLE *beugle, souffle*.

LA CAILLE *margole, carcaïlle*.

LE CANARD *nasille*.

LES CHIENS *aboient*.

LES PETITS CHIENS *jappent*.

LA CIGALE *chante, craquette*.

LE COCHON *grogne*.

LA COLOMBE et LE RAMIER *gémissent*.

LE COQ *chante, coqueline*.

LE CORBEAU *croasse*.

LE CROCODILE *lamente*.

LE DINDON *glougloute*.

L'ÉLÉPHANT *barète*.

LE FAON *ôle*.

LA GRENOUILLE *coasse*.

LE HIBOU *huc*.

L'HIRONDELLE *gazouille*.

LA HUPPE *populle*.

LE LAPIN, LE RENARD, L'ÉPERVIER, *glapissent*.

LE LION *rugit*.

LE MILAN *luit*.

LE MOINEAU *pépie*.

LA MOUCHE, LE BOURDON, L'ABELLE, *bourdonnent*.

LE PAON *braille, criaille*.

LE PERROQUET *cause*.

LA PIE *jacasse*.

LE PIGEON *roucoule*.

LA POULE *glousse*.

LE PETIT POULET *piaule*.

LE ROSSIGNOL *ramage*.

LE SERPENT, LE MERLE et LE LORiot *sifflent*.

LE TAUREAU, LE BŒUF, LA VACHE, *beuglent, mugissent*.

LE TIGRE *rauque*.

L'ABOLITION DU PAUPERISME

Malchance.—Qu'est ce que tu ferais si on abolissait le paupérisme ?

Sansroine.—Je ne sais pas ; je crois bien que je serais aboli du même coup.

SOLLICITUDE MUNICIPALE

LES PLAISIRS DU PARC



(Annonces de la Corporation.)

On demande : Trente cinq hommes ayant 7 pieds de haut ou plus pour protéger les dames sur la rue contre la canicule.

RÈGLES DU JEU DE POKER

Malgré qu'on joue maintenant le poker dans toutes les familles, jusqu'à présent il n'y a pas eu de règles du Poker écrites en français. Aussi dans chaque société, les joueurs ont ils leurs règles particulières, ce qui ne laisse pas d'être désagréable pour les personnes qui fréquentent tour à tour plusieurs cercles ou plusieurs sociétés. Nous croyons intéresser nos lecteurs en les donnant.

PREMIÈRE PARTIE

CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES

Le jeu de *Draw-Poker*, mieux connu sous le nom de *Bluff*, est d'origine américaine.

S'il nous a été impossible de découvrir, même approximativement, l'époque où il a pris naissance, ses règles, qui sans être très compliquées sont néanmoins assez précises, nous permettront d'affirmer que plusieurs générations de joueurs ont dû contribuer à les élaborer.

Dans l'étude que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs nous aurons le plus souvent, faites de termes équivalents en français, à nous servir des dénominations originales, et nous le ferons d'autant plus volontiers que la plupart d'entre elles ont déjà conquis droit de cité parmi nous.

Le *Poker* se joue avec un jeu complet de cinquante-deux cartes.

Quatre ou cinq joueurs prennent généralement part à la partie ; mais néanmoins on peut aussi bien le jouer à deux ou trois, et même à sept ou huit. Le fait est qu'aujourd'hui dans nos clubs, huit se blent être l'idéal.

Le *Poker* est un jeu de paris mutuels ; il repose sur les diverses combinaisons qui peuvent se rencontrer dans les cinq cartes qui sont distribuées à chacun des joueurs. Ces combinaisons sont les quintes, les brelans carrés ou simples, les cartes de même couleur ou les paires de cartes de même valeur.

Chacun des joueurs après avoir vu son jeu, selon la combinaison ou l'embryon de combinaison que celui-ci renferme, peut ou jouer ou passer.



(Après deux heures de pratique.)

Madame Grosecomsueur. — Délicieux ! Seulement un peu plus haut. Ça ne vous fatigue, pas j'espère.

Monsieur Ledéralé. — Pas du tout, madame. Mais malheureusement, tous les jours, à l'heure qu'il est, j'ai une attaque de paralysie. Ah ! la voilà . . . !

Dans le premier cas, lorsque tous les joueurs se sont prononcés, chacun d'eux a le droit d'écartier un certain nombre de cartes qui sont remplacées par un nombre égal de celles qui étaient restées au talon. Cet écart toutefois ne peut avoir lieu qu'une seule fois.

Les combinaisons, énumérées ci-dessous, désignées sous le nom générique de *mains* , sont de valeurs différentes. Ces valeurs sont fixées dans un ordre de primauté invariable, basé sur le calcul des probabilités dont les sciences mathématiques donnent les règles.

Après l'écart chacun des joueurs, ayant misé à la poule, est appelé à tour de rôle à se prononcer sur son intention de continuer la partie ou d'y renoncer. Si l'écart a réalisé ses espérances, il continue en ouvrant les paris, c'est-à-dire en ajoutant une mise quelconque à la poule ; dans le cas contraire, il peut passer, en abandonnant toutefois la mise déjà contributive à la poule.

Le joueur suivant doit couvrir la mise du joueur précédent, et il peut, au besoin, renchérir sur celle-ci, et ainsi de suite.

Chaque joueur peut donc, à tour de rôle, augmenter la mise précédente ou, en termes techniques, relancer ses adversaires jusqu'à ce que ceux-ci renoncent à le suivre ou jusqu'à ce que tous ceux qui veulent aller jusqu'au bout, fatigués de relancer, couvrent purement et simplement la mise la plus élevée et demandant à abattre.

Dans le premier cas, c'est celui dont la mise n'a pas été couverte qui, sans nullement être tenu de montrer sa *main* , gagne la poule, c'est-à-dire l'ensemble des premières mises et des mises successives qui ont été contributives par les autres joueurs.

Dans le second, lorsque la mise la plus élevée a été couverte par un ou plusieurs joueurs, chacun d'eux abat ses cartes, et la poule entière appartient à celui qui possède la *main* la plus élevée dans l'ordre de primauté adopté.

Dans l'origine du jeu, la relance était illimitée ; chaque joueur pouvait parier la somme qu'il jugeait convenable, et les paris n'avaient d'autre limite que la bourse même de celui qui voulait entraîner ses adversaires sur le terrain qu'il avait choisi. Il arrivait alors que des joueurs timorés, détenteurs de *mains* excellentes, n'osaient plus affronter les chances du jeu et battaient en retraite devant un adversaire assez hardi pour aventurer de grosses sommes, quelquefois sur des *mains* relativement inférieures.

Cette tactique est connue sous le nom de *bluff* . Elle est admise comme partie inhérente du jeu de *poker* dans les cercles les plus rigoureux, et même par extension, le jeu de *poker* lui-même est souvent désigné sous le nom de *bluff* .

Dans la partie illimitée, le *bluff* permettait donc aux joueurs aventureux de faire renoncer les adversaires n'ayant pas sur eux une somme suffisante pour couvrir immédiatement la mise proposée. Pour obvier à cet inconvénient, on finit par convenir que le joueur provoqué aurait vingt-quatre heures pour apporter les fonds nécessaires et que, pendant ce délai, les *mains* seraient mises dans des enveloppes scellées devant témoins, pour être ouvertes le lendemain devant les mêmes témoins.

Mais ces précautions, non seulement ne suffisaient pas pour éviter les abus, elles apportaient encore une entrave à la partie. Alors pour faciliter au plus grand nombre l'accès de cette partie intéressante, qui se joue aujourd'hui dans les cercles les plus distingués, on finit par convenir de limiter la relance à une somme fixe, accessible à tous les joueurs.

Cette relance peut, au besoin, être répétée un nombre illimité de fois et les mises ainsi accumulées peuvent atteindre un chiffre relativement élevé ; mais à cet inconvénient il existe un correctif accessible à tous. C'est la faculté qu'ont les joueurs d'arrêter l'essor progressif des relances en couvrant la dernière mise et en demandant à abattre.

La dernière innovation, introduite il y a quelques années dans le jeu de *poker* , est le *jack-pot* ou double pot dont nous donnerons une définition détaillée. Le *jack-pot* est alimenté obligatoirement par tous les joueurs dont il égalise les chances ; il permet quelquefois aux joueurs malheureux de se rattraper, car, pour en demander l'ouverture, il faut, avant l'écart même, tenir une *main* relativement élevée, c'est-à-dire au moins une paire de valets.

Ces quelques explications préliminaires suffisent pour démontrer que le *poker* , tout en étant un jeu de hasard, exige de la science et du jugement pour être bien joué. Cela le rend intéressant et émouvant à la fois.

Avec les nombreuses combinaisons qui peuvent se présenter, il permet à tout joueur, pourvu de tact, de jugement et de sang-froid, de défendre ses intérêts sans trop de sacrifices et de limiter ses pertes au minimum pour attendre une veine plus heureuse, dont il lui sera loisible de profiter.

Nous conseillons aux joueurs de *poker* de se

bien pénétrer des principes suivants et de les avoir toujours présents à la mémoire :

1. Ils devront : 1o. Bien calculer leur écart de manières que les cartes de seconde donne puissent renforcer la combinaison ou l'embryon de combinaison qu'ils détiennent avant l'écart ;

2o. Bien examiner le nombre de cartes écartées par chaque joueur afin de pouvoir se rendre compte si, avec une *main* moyenne, il y a des chances d'aller jusqu'au bout de la partie en engageant de nouveaux fonds, ou s'il est plus prudent de rester à l'écart ;

3o. Conserver le calme nécessaire pour ne pas dépasser certaines limites s'il y a probabilité que, d'après leur obstination à relancer, d'autres joueurs tiennent des *mains* supérieures dans l'ordre de primauté ;

4o. Enfin, savoir modérer le jeu pendant les séries de déveine, afin de pouvoir, selon la maxime de M. le baron de Rothschild, aller jusqu'au bout lorsque la veine commence à sourire.

DEUXIÈME PARTIE

VALEUR RELATIVE DES MAINS

La valeur relative des *mains* est basée sur les probabilités de l'existence des diverses combinaisons des cinquante-deux cartes dans les cinq cartes distribuées à chaque joueur de poker.

Nous les donnons dans l'ordre respectif, en commençant par la plus élevée :

1o. *Straight flush* . Quinte ou séquence de la même couleur, par exemple : As, roi, dame, valet et dix de cœur.

2o. *Pours* ou *brelan carré* . Quatre cartes de valeur égale, par exemple : quatre as.

3o. *Full hand* ou *main pleine* . Trois cartes de même valeur accompagnées d'une paire, par exemple : trois as et deux rois.

4o. *Flush* . Cinq cartes de même valeur ne formant pas séquence ; par exemple : As, neuf, sept, cinq et deux de cœur.

5o. *Straight* . Séquence de cinq cartes de couleurs différentes, par exemple : As de trèfle, roi de cœur, deux de pique, valet de cœur et dix de trèfle.

6o. *Triplet* ou *brelan* . Trois cartes de même valeur non accompagnées d'une paire, par exemple : trois as.

7o. *Blaze* . Cinq cartes marquantes (as, rois, dames ou valets), par exemple : deux as, un roi, une dame, un valet.

8o. *Deux paires* , accompagnées d'une carte quelconque, par exemple : deux as, deux rois et un dix.

9o. *Une paire* , avec trois cartes de valeurs di-

verses, par exemple : deux as, un roi, une dame et un neuf.

10o. *La plus haute carte* , par exemple : as de trèfle, dame de pique, neuf de carreau, cinq de cœur, deux de trèfle.

EXPLICATIONS ET CONSIDÉRATIONS

Dans le *straight* , l'as peut être considéré comme le commencement ou la fin de la séquence. Mais dans aucun cas, il ne peut être compté au milieu. Ainsi, la séquence *cinq, quatre, trois, deux, as* , compte pour un *straight* , tout aussi bien que celle composée d' *as, roi, dame, valet et dix* ; mais pas : *trois, deux, as, roi, dame* .

Lorsque, dans les mains de deux ou plusieurs joueurs, il se rencontre un *straight flush* ou un *straight* , c'est celui qui commence par la carte la plus élevée qui gagne. Dans ce cas, l'as est considéré comme la carte la plus haute ou la plus basse, suivant la position qu'il occupe dans la séquence. En dehors du *straight* , l'as est toujours considéré, dans la partie, comme la carte la plus élevée.

Si deux ou plusieurs joueurs abattent des *brelans carrés* , c'est le plus élevé qui gagne.

Si deux ou plusieurs joueurs abattent des *full hands* , c'est celui qui tient le brelan le plus élevé qui gagne.

Si deux ou plusieurs joueurs abattent des *flushs* , c'est celui qui tient la carte la plus élevée, qui est le gagnant ; si dans deux ou plusieurs *mains* la carte la plus élevée est de valeur égale, c'est la carte suivante qui décide de la partie, et ainsi de suite.

Pour les *triplets* (brelans), c'est toujours le plus élevé qui gagne.

Dans les *blazes* , c'est le joueur qui tient la carte la plus élevée qui gagne.

Il n'est tenu aucun compte de la paire qui forcément se trouve dans cette *main* .

Si deux ou plusieurs joueurs abattent *deux paires* , c'est celui qui tient la paire la plus élevée qui gagne ; si cette même carte se rencontre dans d'autres mains, c'est la carte suivante qui décide, et ainsi de suite.

Lorsqu'il se présente deux ou plusieurs mains de valeur absolument égale, la poule est partagée entre les détenteurs de ces mains.

CALCULS DE PROBABILITÉS

Pour nous rendre compte des chances de chacune des combinaisons énoncées ci-dessus, établissons d'abord le nombre total des combinaisons de cinquante-deux cartes qui peuvent se rencontrer dans cinq quelconques d'entre elles. Ce nombre est exprimé par la formule.

$$52 \times 51 \times 50 \times 49 \times 48$$

$$1 \times 2 \times 3 \times 4 \times 5 \quad 2,598,960$$

ou en chiffres ronds, 2,600,000.

Cherchons ensuite le

nombre de fois que chaque combinaison spéciale de cinq cartes peut se rencontrer dans les mêmes cinquante-deux cartes.

SÉQUENCE DE CINQ CARTES DE MÊME COULEUR

Comme, d'après les règles du jeu, l'as peut être compté au commencement ou à la fin de la séquence, il y a donc dix quintes différentes dans chaque couleur, savoir :

As,	roi,	dame,	valet,	10 ;
Roi,	dame,	valet,	10,	9 ;
Dame,	valet,	10,	9,	8 ;
Valet,	10,	9,	8,	7 ;
10,	9,	8,	7,	6 ;
9,	8,	7,	6,	5 ;
8,	7,	6,	5,	4 ;
7,	6,	5,	4,	3 ;
6,	5,	4,	3,	2 ;
5,	4,	3,	2,	as.

Il peut donc se présenter en tout 40 *straight flushs* de différentes valeurs, et la probabilité d'en trouver un dans une main peut être exprimée par la fraction.

$$\frac{40}{2,600,000} \text{ ou } \frac{1}{65,000}$$

ce qui équivaut à dire qu'un *straight flush* doit se rencontrer une fois dans 65,000 *mains* .

FOURS OU BRELAN CARRÉS

Le jeu de cinquante-deux cartes ne renferme que 13 brelans carrés. Mais comme chacun de ces brelans peut se rencontrer alternativement avec chacune des 48 cartes restantes, il s'ensuit qu'il existe 13 x 48 ou 624 combinaisons de brelans carrés.

La probabilité d'en rencontrer un est donc exprimée par la fraction

$$\frac{624}{2,600,000} \text{ ou } \frac{1}{4,165}$$

Ce qui équivaut à dire que tout joueur a le droit d'espérer un brelan carré dans 4,165 *donnes* .

Sans aller plus loin dans ces calculs, nous allons en résumer les résultats, qui sont les suivants :

Pour un <i> full hand </i>	1 chance sur 694 ;
Pour un <i> flush </i>	1 — 508 ;
Pour un <i> straight </i>	1 — 255 ;
Pour un <i> brelan </i>	1 — 46 ;
Pour un <i> blaze </i>	1 — 34 ;
Pour <i> deux paires </i>	1 — 21 ;
Pour <i> une paire </i>	10 — 23.

(A continuer.)

AVANT ET APRÈS

Baptiste .—J'ai toujours beaucoup de peine à trouver des chaussures à mon pied, et toi, *Joe* ?
 Joe .—Ma peine ne commence que lorsque j'ai les pieds rendus dans les chaussures.

LE LENDEMAIN DE LA SAINT-BAPTISTE



—Cristi ! Que j'ai dû m'amuser, hier !

LES SURPRISES DE LA MODE



—Ma chère, comment vous portez-vous ? Il y a un siècle !

LA CHASSE AUX MILLIONS

SECONDE PARTIE

I

(Suite.)

Et l'homme si dénué, fusil en main, s'avança vers les pirates.

Ceux-ci n'en revenaient pas de stupéfaction.

Comment avaient-ils pu être cernés par la troupe mexicaine.

Quel marché allait-on leur proposer ?

L'homme approchait toujours et celui des pirates qui s'appelait Basilie, le reconnut.

—John Huggs ! s'écria-t-il joyeusement ! Mon ami John !

Il vint franchement serrer la main du fugitif.

Au nom de John Huggs, les pirates examinèrent curieusement le nouveau venu : car John Huggs avait autrefois disputé par commandement une bande de forbans de terre avant de se faire marin et flibustier.

Il avait laissé une belle réputation parmi les bandits, et on l'admirait fort.

Mais que voulait-il ?

Après avoir serré la main de Basilie, un vieux camarade, il fit signifier aux pirates de s'assembler et de s'asseoir en cercle.

Mais les bandits hésitaient.

Ils regardaient avec inquiétude du côté de l'officier mexicain.

—Gentlemen, dit John Huggs d'un air souriant, ne me faites donc pas, je vous prie, l'injure de vous défier de moi.

—Je ne vous veux que du bien.

Puis pour rassurer complètement les pirates :

—Je vous jure que si je suis venu à vous, c'est afin de vous faire partager une bonne aubaine.

Et à Basilie :

Voyons, vieux pélé, dis donc à tes amis qu'il n'y a rien à craindre d'un ancien chef de bande comme moi.

Basilie répondit de John Huggs, et la confiance finit par venir à la troupe des bandits. —Mes enfants, dit Huggs, je crois que jouer cartes sur table est le meilleur moyen de ne pas tricher.

—Je vais questionner.

—Répondez franchement.

—Que faites-vous là ?

On se tut.

—Ah ! fit Huggs, pas de réponse, quand e vous tiens tous !

—Soyez donc francs.

—Vous avez la bêtise de dissimuler avec un homme qui vous apporte la fortune.

—Basilie, réponds toi.

—C'est que... le capitaine... le gros de la bande... enfin la consigne...

—Eh ! vieille carcasse, que t'importera la consigne, si dans dix minutes, faute de parler, tes amis et toi, vous êtes morts ?

La menace fit son effet.

Basilie, après un regard aux camarades, se décida à tout dire.

John Huggs exerçait sur lui une fascination extraordinaire.

—C'est dur, dit-il, de violer la consigne, mais s'il n'y a pas moyen de faire autrement... ?

—À moins de crever ! appuya John Huggs, Va donc !

—Que faites-vous ici ?

—Nous sommes en avant-poste.

—Les Apaches, vous devez le savoir, Huggs, sont en nombre sur l'autre rive.

—Nous protégeons le camp contre une surprise des sauvages.

—Ah ! fit John Huggs, il y a un camp !

Je m'en doutais.

Et il reprit :

—Combien d'hommes au camp ?

—Cent vingt-sept.

—Bons gaillards ?

—Très bons gaillards

John Huggs fit un geste dédaigneux.

—Comment donc, dit-il, une si forte bande, composée de pirates de la savane que tu dis résolu, fait-elle si peu parler d'elle ?

Les bandits s'entre-regardèrent.

Ils pensaient probablement que l'argument était juste.

Basilie hochait la tête.

—Entre nous, dit-il, depuis six mois que notre vieux capitaine La Rivière, un français qui avait du poil aux yeux, est mort, nous sommes mal commandés.

—Ah ! fit Huggs,

—Et vous supportez un mauvais chef.

—Ah ! John Huggs, il n'y a pas beaucoup d'hommes capables de conduire une bande comme nous.

—Il y a toujours des pirates, mais les capitaines manquent.

John Huggs réfléchit pendant quelques instants et demanda encore :

—A combien le camp est-il d'ici ?

—Deux milles.

—Bon ! allons-y.

—Mais, John Huggs, la consigne ?

—Je la lève.

—Vous !

—Oui, je suis capitaine.

Les pirates étaient on ne peut plus surpris.

—Ah ! ça ! stupides animaux que vous êtes, dit John Huggs, ne comprenez-vous rien ?

—Vous avez un mauvais chef et vous n'osez rien tenter de sérieux, cela se voit, puisque l'on ne parle ni de prises d'haciendas, ni de massacres de caravanes.

—Vous êtes des bandits de carton.

—J'arrive.

—Je vous dis : Je vais commander, et vous hésitez !

—Mais... les Mexicains ?

—Quels Mexicains ?

—Ceux auxquels vous parliez tout à l'heure.

—Allons leur dire deux mots ! fit Huggs en riant.

Et il conduisit toute la bande vers l'officier.

C'était un mannequin que John Huggs, sorti du fleuve, avait fabriqué dans le petit bois et placé en vue.

Les pirates étaient confus d'avoir été joués.

—Eh ! eh ! fit Basilie, je vous reconnais à ce bon tour, Huggs.

Puis aux autres :

—Décidément, comme capitaine, il ferait l'affaire, pas vrai !

Ici Huggs eut un clan très vigoureux d'éloquence concise.

—Mes enfants, dit-il, pas de bêtises, pas d'hésitations, pas de bavardages inutiles : je suis John Huggs.

—Comme passé, on me connaît.

—Ce que je viens de faire vous prouve ce que je suis.

—Comme avenir vous me connaissez.

—A cette heure, avec votre bande de cent hommes, je représente trente millions de dollars, dont moitié pour moi.

—Voulez-vous m'aider à jouer la partie ?

—Vous pensez bien que, quand on passe le Rio-Colorado à la nage, comme je l'ai fait, dans le but de rencontrer une troupe de pirates de la savane, c'est que l'on a un assez joli coup à leur proposer.

—Il y a pour chacun 15,000 dollars à gagner.

—Est-ce une somme agréable ?

Les pirates étaient gagnés.

—Que faut-il faire ? demanda Basilie.

—Les camarades sont prêts.

—Me suivre au camp, dit John Huggs.

Et ils se dirigèrent vers le bivac des pirates de la savane.

Nul ne savait mieux que Huggs comment on s'empare d'un commandement chez les pirates de la savane.

Et en approchant du camp, les gens du poste étaient déterminés à tout pour le faire capitaine.

Basilie reçut de John Huggs les ordres nécessaires pour faire réussir certaine comédie sanglante, imaginée par le maître forban.

Il s'agissait de donner le commandement à John Huggs.

Basilie cria :

—Aux armes ! les Apaches !

Et en un clin d'œil le bivac fut sur pied.

C'était une belle troupe que celle dont maître Huggs avait le commandement, une troupe d'élite.

Jamais bande n'avait présenté une plus riche collection de gredins de toutes nuances, de toutes espèces, de tous poils et de toutes races.

Il y avait, bien entendu, des Yankees, des Anglais, quelque Français, des Allemands, des Mexicains en nombre, des Peaux-Rouges, des Nègres, des Chinois émigrés venus à San-Francisco et y ayant fait de mauvais coups.

John Huggs arrivait à point.

Basilie se chargeait du piège à tendre au capitaine.

Pour le capitaine, ce ne fut ni long ni difficile.

Basilie, se précipitant d'un air effaré au-devant de lui, avec des signes d'intérêt et de terreur, lui dit :

—Vite, suivez-moi !

—Là-bas, capitaine, derrière ce bouquet d'arbres.

—Par tous les diables ! n'hésitez pas ou vous êtes mort.

—Qu'est-ce qu'il y a ? fit le capitaine tremblant.

—Une révolte !

—Mais venez, vous conservez mon appui et celui d'une quarantaine hommes que je vais vous amener.

—Filez vers les arbres.

—Je vous y rejoins avec mes amis.

Comme des cris : "à bas le capitaine !" étaient vociférés dans la nuit, à travers le camp, par les hommes du poste favorable à Huggs, le commandant de la bande crut aux dires de Basilie.

Il se dirigea en toute hâte vers le bouquet de bois.

John Huggs, auquel on avait fait, par des prêts divers, un costume, guettait l'arrivée du chef.

Quand celui-ci, jugeant que le bouquet d'arbres fut à portée, John Huggs l'assomma par derrière d'un coup de hache !

L'homme tomba !

Un instant après, John Huggs était à cheval et au milieu du bruit, du vacarme, du trouble général causés par les incidents que nous avons racontés, on entendait sa puissante voix crier des ordres dans une trentaine de dialectes différents.

C'était pour ce marin cosmopolite une su-

priorité immense de pouvoir apostropher les pirates dans la langue que parlait chacun d'eux.

Lorsque la bande fut en ligne, étonnée n'être si disciplinée à la voix de cet inconnu, John Huggs dit, en anglais d'abord, puis ensuite dans toutes les autres langues qu'il parlait :

—Je suis John Huggs !

—J'ai tué le capitaine, qui était un imbécile ; je prends le commandement et je vous ferai faire un coup qui donnera plus d'or qu'à aucun de vous n'en peut porter.

Et à mesure que les groupes de chaque nationalité comprenaient, c'étaient des vivats joyeux et enthousiastes.

Nul ne contesta la prise de possession du commandement.

Mais bientôt le délire s'empara de la bande.

Basilie, par ordre du capitaine, avait fait circuler un secret que chacun s'empressait de murmurer mystérieusement à l'oreille d'un ami.

Le grand secret ! Le secret du Trappeur !

Pour John Huggs, rentré avec Basilie sous la tente de l'ancien capitaine, il lui expliquait nettement et franchement ses plans.

Entre eux, c'était désormais à la vie à la mort.

Basilie était dévoué corps et âme à Huggs.

Si Basilie eût été matelot, jamais il n'aurait quitté son ancien chef : mais il détestait la mer.

N'ayant pu suivre Huggs sur l'Océan, il le retrouvait à terre avec un plaisir infini.

Et Huggs en faisant sur le champ son lieutenant.

—..... Le secret, disait le capitaine à voix basse, le secret ! Il est dans le ventre de ces deux hommes.

—Comment le savoir alors ? murmurait Basilie.

—J'ai un moyen, non pas de savoir peut-être, mais à coup sûr de partager.

—Ah ! fit Basilie... à coup sûr !...

—... Et peut-être tout cela finira-t-il mieux encore, vieux diable roussi.

—D'abord j'enlève une fille que le comte adore.

—Une demoiselle d'Éragny qui doit le suivre dans son expédition.

—Bon... après ?

—La capture faite, on verra !

—Mais le trésor, d'est-ce que c'est ?

—Je parierais d'après des indices sûrs que ce n'est ni or, ni argent, ni pierreries.

—Alors ça ne vaut pas le diable.

—Imbécile !... Des millions ! Des milliards.

—Des milliards ! répéta longtemps Basilie émerveillé pendant que John Huggs méditait.

.....

.....

—Des milliards !

Le lendemain même de la fête que nous avons décrite, les Apaches levaient leur camp et passaient le Colorado à gué.

La tribu campa non loin du lieu où les pirates de la savane avaient établi leur bivouac, levé à cette heure depuis longtemps.

Les bandits avaient abandonné leur ancien capitaine sans sépulture.

Selon leur coutume, les Indiens, après avoir fait fouiller au loin le pays par leurs cavaliers et s'être assurés qu'il n'y avait pas d'ennemis dans les environs, se mirent en quête de gibier, de bois, de plantes et de miel.

Les abeilles sont nombreuses, le miel est délicieux et les Peaux-Rouges en sont friands.

Un d'eux et sa femme, munis de la torche destinée à enfumer les mouches, rencontrèrent inopinément un corps humain étendu sans mouvement sur le sol.

C'était le capitaine des pirates de la savane.

Il vivait encore...

Quels instants plus tard, transporté au camp, il était interrogé par l'Aigle-Bleu qui apprit que John Huggs était désormais un redoutable adversaire.

Nous verrons par la suite quelles complications nombreuses entraînerent tant d'incidents si dramatiques déjà en eux-mêmes.

CHAPITRE XXVI

Le surlendemain de la fête, M. de Lincourt, accompagné de Tête-de-Bison, se présenta chez M. d'Éragny.

Le colonel reçut avec empressement ses visiteurs ; mais il remarqua l'air de gravité de M. de Lincourt.

—Vous est-il donc arrivé quelque chose de fâcheux, mon cher comte ? demanda M. d'Éragny avec empressement.

—Vous semblez préoccupé.

—Le comte sourit.

—Je viens, dit-il, colonel, vous proposer une affaire grosse de périls, mais qui peut vous rapporter quelque chose comme plusieurs millions...

—Vous êtes à la recherche d'une bonne opération sur la coupe des forêts.

—Vous avez levé une troupe de soixante hommes environ pour aller exploiter les bois des rives du Colorado.

—Je vous offre, colonel, de vous associer à une expédition bien autrement lucrative.

—...Mais dangereuse, dit le colonel en souriant à son tour.

—Vous allez en juger ! fit le comte.

Et il remit au colonel un message en espagnol que la reine lui avait envoyée.

Le colonel lut :

—Monsieur le comte,

—J'ai l'honneur de vous avertir que le traité conclu avec la ville d'Austin ne concerne pas le territoire apache.

—J'apprends que vous avez l'intention d'entrer sur les terres de mes tribus pour vous emparer d'un district où se trouvent accumulées d'immenses richesses.

—Je n'autorise en aucune façon cette invasion de mes États, et je serai forcée m'y opposer avec toutes les tribus réunies.

—Je vous engage donc à renoncer à votre entreprise sous peine de mort.

Suivait la signature.

Le colonel regarda le comte avec un étonnement profond.

—Vous voyez, dit celui-ci, que des richesses immenses sont amoncées dans un certain district : la reine en convient.

Nous croyions toucher au but l'autre jour, quand l'Aigle-Bleu nous a fait connaître que celui dont il était question lui appartenait : mais Grandmoreau me dit qu'il en connaît un vingt mille fois plus considérable, et cette lettre de la reine est pour moi la preuve que Grandmoreau sait ce qu'il dit.

—Je l'ai de mes yeux vu ! interrompit Grandmoreau, j'en jure.

Il étendit la main.

Le colonel écoutait, tressaillant à chaque parole.

Le comte reprit :

—J'ai avec moi mes trappeurs et soixante hommes, et je comptais me rendre en secret par terre à mon but.

—Car pour y aller par mer, il n'y faut point songer.

—La chose présente des difficultés que je vous expliquerai plus tard.

—Je trouve la lettre de la reine très-menaçante et je crois que ma troupe serait trop faible.

—Voulez-vous y joindre la vôtre, colonel ?

—Elle est bien composée, bien choisie, et elle sera bien commandée par vous.

—Nous y joindrons encore d'autres volontaires que nous recruterons avec un soin minutieux.

—De cette façon nous aurons un effectif de deux cent cinquante hommes.

—C'est un bataillon à cinq compagnies de trente hommes.

—J'ai du canon, j'ai des engins de guerre nouveaux et redoutables.

—Je me crois de force à braver avec vous tous les indiens de l'Apacheria.

Le colonel prit sa tête à deux mains et réfléchit longuement.

Le comte attendit.

Grandmoreau écoutait quelque chose, sans qu'on remarquât qu'il avait l'oreille tendue vers la porte.

Enfin le colonel prit son parti :

—Mon cher comte, dit-il, j'accepte.

—Seulement, je vous en prie, laissons ignorer à Blanche que je pars avec vous.

—Colonel, il sera fait comme vous l'entendez et nous nous taisons.

Silence donc, n'est-ce pas ?

—Je ne dirai rien à mes hommes avant d'être en route.

—Blanche, de la sorte, n'aura aucune inquiétude sur mon compte et partira pour Paris l'esprit tranquille.

—De plus, M. de Lincourt, vos hommes, une fois en marche, seront plus disposés à accepter nos offres qu'ici en ville.

—Ils seront en train et en haleine : ils auront respiré l'air de la prairie et ils auront plus de cœur au ventre.

Tout à coup Tête-de-Bisson qui, par une savante, s'était rapproché de la porte, il l'ouvrit...

Il vit s'enfuir un homme qui écoutait l'oreille collée à la serrure.

Grandmoreau tira un coup de pistolet sur cet espion qui s'enfuyait, mais qui ne fut pas atteint.

—Par ma carabine ! dit le vieux Trappeur, je donnerais cent piastres pour avoir tué ce drôle.

—Est-il à votre service depuis longtemps, colonel ?

—Depuis ce matin... comme parle-frenier, répondit le colonel.

—Eh bien ! fit le Trappeur, c'est un joli sujet que vous aviez là.

—Il a été peut-être encore pirate de la savane.

—Quelque bande médite de vous attaquer et on a détaché ce coquin près de vous, colonel.

—On vieillera ! fit le comte.

Tête-de-Bisson secoua la tête.

J'estime, dit-il, que je suis imbécile.

—Etant, chez le colonel, je n'ai osé ouvrir cette porte qu'étant bien certain qu'il y avait quelqu'un derrière et je n'ai pas tiré assez rapidement.

—Grandmoreau, dit le comte, avec nos hommes et... ce que vous savez... nous pouvons tout braver.

Puis au colonel.

—Nous n'avons que peu de temps à dépenser nos préparatifs.

—S'il vous plaît, colonel, nous nous hâterons.

—Je vous propose rendez-vous dans une heure pour signer l'acte d'association après discussion des conditions.

—Comte dans une heure, je serai votre compagnon dévoué.

En quittant le colonel, Tête-de-Bison se frottait les mains.

—Te voilà content ! lui dit le comte.

—C'est toi qui as voulu qu'on associât le colonel.

LA NEUVAINNE DE COLETTE

—Et j'ai bien fait, monsieur le comte.
 " Les richesses sont presque incépuisables ; par conséquent la part des autres ne rogne pas la nôtre.

Une heure après, le pacte était conclu,

CHAPITRE XXVII

Douze jours se sont écoulés.
 Grandmoreau a déoplyé une activité fébrile.

L'heure du départ approche.

Grandmoreau et le comte sont réunis dans un petit salon de la taverne où ils logent à Austin.

M. de Lincourt boit à petits coups du champagne frappé et fume des havanes, Grandmoreau lampa à grands coups du grog glacé et fume sa pipe de bruyère.

Le comte parle du prochain départ de leur caravane.

—Nous monterons à cheval demain à l'aube, dit-il.

" Tout est-il prêt ?

—Tout. Nos fourgons sont sur la grande place. Les attelages ont été visités avec soin. Nous pouvons entrer résolument en campagne.

—As-tu pensé à nos bateaux d'écorce ?

—J'en ai fait confectionner dix.

—Bon ! fit le comte.

Et nous avons un bon médecin.

—Et mon wagon de fer ?

" Est-il chargé avec tout le soin indispensable ? "

Ici Tête-de-Bison se gratta l'oreille tout en répondant :

—Toutes vos sacrées machines sont comme dans du coton.

" Mais du diable si je ne sais pourquoi vous vous embarraserez de tout ce bagage. "

Et prenant son air le plus insinuant, le Trappeur ajouta en manière de réflexion :

—Vos boîtes m'ont tout l'air de ces appareils photographiques comme j'en ai vu à San-Francisco.

—Mon bon Trappeur, dit le comte avec son meilleur sourire, tu es curieux comme une femme.

" Prends donc patience.

Tu sauras un jour ce que sont au juste ces boîtes.

Je me contenterai de t'apprendre aujourd'hui qu'elles renferment à la fois la vie et la mort de toute la caravane.

Cette révélation énigmatique augmenta la curiosité de Grandmoreau.

Mais il ne questionna plus.

Le matin même du départ un peu avant l'aube, le comte et le colonel d'Eragny, tous deux chefs de l'expédition et associés pour un quart d'heure seulement, ce qui lui constituait encore un capitale énorme, le colonel et le comte, disons-nous, se trouvaient réunis sur la grande place, inspectant les wagons et leurs hommes rangés en bataille.

La revue finie, le colonel dit à M. de Lincourt d'un air joyeux.

—Belles compagnies, n'est-ce pas ?

Ce sont des hommes de choix.

—En marche, alors ?

En ce moment, un cavalier indien accourut bride abattue.

Il arrêta son cheval en face du comte par une volte prestigieuse, il lui tendit une lettre, puis il disparut comme l'éclair.

(A suivre.)

PREMIÈRE PARTIE

(Suite.)

" — Vous, continua-t-il en se tournant vers mademoiselle Colette, vous êtes à votre place ici. N'en bougez pas. C'est moi qui vous y ai mise, c'est moi qui vous y garde, et j'en fais mon affaire ! Vous, Monsieur, me dit-il, vous n'avez pas oublié, je pense, notre première conversation ; vous savez comment j'entends la responsabilité ! J'ai votre parole, et vous ne quitterez pas Erlange que je ne lève moi-même votre écran. Vous, enfin, Mademoiselle, ajouta-t-il en regardant la vieille fille qu'il n'avait pas lâchée, je vais avoir l'honneur de vous offrir mon bras pour vous reconduire jusqu'à votre chambre, et je vous conterai en route quelques particularités sur les factures dont vous me paraissez mal connaître les effets, et qui vous intéresseront, j'en suis certain.

Le docteur s'est engagé sur l'honneur à me libérer dans dix jours, et j'ai promis de ne tenter nulle évasion jusque-là. Mais en résumé, vois-tu, je suis exaspéré. J'ai beau faire, la position est fautive. A tous les bruits de portes, je tressaille comme un écolier en rupture de ban, et volontiers je renverrais mademoiselle d'Erlange à ses affaires ! Seulement, elle n'y entend pas malice. C'est une scène voilà tout, elle en a bien vu d'autres et elle continue son train ordinaire en toute insouciance. "

20 avril

C'est fini, les beaux jours s'en vont, et j'ai beau faire maintenant, sans savoir comment ni pour quoi, mais toutes mes rêveries finissent par des larmes.

C'est sans le vouloir et sans même m'en apercevoir. Je m'assieds sur mon divan comme autrefois, je pense aux mêmes choses toujours, et ce qui me faisait plaisir hier, ce qui me faisait rire si gaiement que je mettais ma tête dans les coussins pour qu'on ne m'entendît pas, me rend triste à présent. J'enfoncerais encore ma figure à la même place, mais quand je me relève l'étoffe est mouillée, et c'est seulement alors que je m'aperçois que j'ai pleuré.

Quelle scène affreuse elle a faite, ma tante, et comme j'avais le cœur serré ! Je craignais tant que M. Pierre ne se fâchât !

Le docteur, heureusement, a tout recommandé ; mais lui reste un peu contraint, un peu gêné, peut-être qu'il en veut malgré tout, et cela me fait turt de peine !

Une semaine seulement à passer encore ici ! Mon Dieu, je n'aurais jamais cru qu'il se guérirait aussi vite ; c'est trop court ! C'est-à-dire que ce n'est pas la maladie qui est trop courte, c'est le séjour ! Je pensais qu'il resterait bien plus à Erlange, et surtout... Enfin, maintenant, c'est tout : personne ne se soucie de Colette ; passé la porte, lui n'y songera plus, et elle restera toute seule, bien plus seule que jamais, comme il fait plus noir dans une endroit qui était éclairé et d'où on enlève les lumières.

Tout bas, cette folie tenace que j'ai en moi espère encore. Quoi et pourquoi ? elle ne peut pas le dire ; mais elle me répète toujours qu'elle voit sa revanche là-bas... J'ai peur que ce ne soit bien là-bas !

Au moins, M. de Civreuse ne se doutera-t-il de rien ; près de lui je suis gaie plus que jamais, et d'ailleurs sans efforts. Il fait si

bon dans cette chambre !... Je ne dis tout qu'à mes confidentes : mon cousin et mon cahier, et quand j'ai fini du premier, je le porte près de la cheminée, je le fais sécher, et je prends le second... Les marges en sont méconnaissables ; sans y penser, j'y écris deux initiales, toujours les mêmes, en long en large, enlacées, séparées, et tout à l'heure sur ma main gauche, j'ai mis son nom tout entier : une lettre sur chaque ongle et deux sur le dernier, sur celui du pouce.

C'était drôle, et j'ai ri d'abord ; puis toujours cette bête de petite larme qui vient sans propos est tombée, et l'encre s'est brouillée... Voilà comme tout s'efface !...

Pourtant, hier, j'ai mieux choisi mon terrain ; j'ai couru jusqu'au fond du parc, et sur l'écorce d'un grand sapin, celui près duquel j'ai le plus rêvé et sur lequel je grimpais l'automne dernier pour voir venir les aventures, j'ai gravé le nom qui m'occupe avec mon petit poignard. Il n'y a pas d'autre moyen de contier à un arbre ce qu'on pense, et j'étais bien aise qu'il le sût.

En rentrant, M. Pierre a remarqué ma robe humide et mes bottines mouillées.

—Vous êtes sortie ? m'a-t-il demandé.

Et moi j'ai répondu :

—Oui, je viens de faire une course !

S'il savait laquelle !...

PIERRE A JACQUES

" — Mon ami, vous êtes une bête !...

" pourquoi le début de cette lettre qu'Henri IV écrivait, il y a bien trois cents ans, à son fidèle Sully, me revient-il en mémoire aujourd'hui ? Par analogie sans doute, et parce que, sur ce point-là au moins, tu ressembles ce matin à la perle des ministres.

" Sérieusement, Jacques, ta lettre cette fois, m'a mis en colère ! Corbleu ! j'ai l'âge de raison, je sais ce que je sens, et ce que je veux, et tes plaisanteries n'ont pas le sens commun.

" Mon poulx est excellent, ma tête libre mon cœur gaillard, quoi que tu en dises, et il n'y a pas de but caché à la campagne que je médite au profit de ma jeune hôtesse.

" — Te mêler de choses qui ne te regardent pas, me dis-tu ; t'attirer des millions d'ennuis et te faire remettre à ta place par le notaire de l'endroit, qui te renverra poliment à tes affaires, tout cela pour une personne qui t'est totalement indifférente, comme c'est probable, et comment veux-tu que que je erois cela, surtout quand je sais que la personne en question est une jeune et jolie créature !... Allons, avoue et épouse-la, c'est le plus simple !

" Mon pauvre Jacques, tu résous les choses à coup de gaulle, comme on abat des noix ; ton " plus simple " est tout bonnement héroïque, et, de plus, tu n'y connais rien.

" Note bien que je suis charmé de cela ; le contraire m'eût gêné, attristé, bourrelé de remords, et je ne t'en parle que pour mémoire. Seulement tu conviendras qu'il est singulier qu'une jeune fille qui est seule, qui s'ennuie et qui voit tomber tout à coup chez elle sous la forme d'un homme jeune et passable l'accueille ainsi, et nous pouvons mettre au panier avec tant d'autres la légende qui fait les cœurs de fillettes inflammables. Du reste, je crainrais volontiers que cette exubérance qui distingue mademoiselle d'Erlange lui sert en quelque sorte de deversoir, et que tant de manifestation extérieures laisse ses pensées intimes dans une grande placidité avec un peu de sécheresse de cœur peut-être même, qu'expliquerait très bien, du reste, son enfance sans joie et sans tendresse.

" Quoi qu'il en soit, tout est pour le mieux ainsi, et égayons nos derniers après-midi par l'exercice du noble jeu de dames.

« Cela ne va pas d'ailleurs sans quelques orages qui mouvementent les séances, car mademoiselle Collette n'aime pas à être battue, et, après les premières leçons, pendant lesquelles j'ai cru de voir le ménage en faveur de ses débuts, j'en suis revenu à mon jeu habituel, et je la gagne cinq fois sur six.

« Sa petite patience, qui est courte, s'épuise dans ses conditions, et elle a des colères de chat. Elle rougit d'abord, fronce un peu les sourcils, tapote la table nerveusement, et finalement, quand le cas lui semble désespéré, brouille tout le jeu d'un grand coup de main. Je m'appuie alors avec majesté sur mes coussins et je regarde obstinément les solives du plafond, jusqu'à ce qu'elle arrive à composition, ce qui n'est jamais long. Elle range de nouveau les pions, repousse le jeu près de moi et marmotte à mi-voix :

« — C'était par trop mauvais, aussi !

« Puis, persuadée que cela explique tout, elle me tend ses mains fermées pour faire tirer et voir qui commencera, et tout reprend à peu près dans le même ordre.

« Invariablement, au début, je lui propose de lui rendre des pions, et invariablement aussi elle refuse avec un air de dignité froissée, trouvant évidemment ses coups de main beaucoup plus réguliers que cette faveur, et insistant avec passion, en commençant chaque partie, pour que je joue avec elle comme avec n'importe qui, sérieusement et sans l'aider.

« Moi, exclave de la consigne, j'obéis, et au bout de cinq minutes elle trépigne : c'est logique.

« Tout à l'heure, nous étions aux prises ; je la voyais s'enfermer, et deux fois de suite, bien malgré moi, je venais de faire une râlée de quatre victimes d'un coup. . . Tu juges de son état : ses dents mordaient si fortement sa lèvre inférieure que le sang en était chassé, et elle embrassait toutes ses positions d'un coup d'œil éperdu de nageur qui perd pied.

« Prudemment, je retirais mes doigts, prévoyant quelque formidable culbute ; mais les choses tournèrent autrement, son front s'éclaira tout à coup, elle desserra la rude étreinte de ses dents, et le doigt sur l'un de ses pions, elle se mit à le conduire en biais tout droit, dérangeant mes propres pions au passage, mais sans violence et sans avoir le moins du monde l'air de se douter qu'elle marchait en pleine contrevention. A un rang du bord, elle s'arrêta, et très gravement elle me dit :

« — A vous !

« — Comment à moi ? Mais que faites-vous donc ? lui demandai-je.

« — Eh bien me répondit-elle avec un magnifique aplomb, je vais à dame ! Je n'en viendrais jamais à bout, en marchant dans dans ce sens-ci, j'ai pris l'autre.

« Selon toutes probabilités, je ne t'écrirai plus que du village. Je compte rester là à l'auberge quelques jours, le temps de remonter ici une fois, remercier mon hôtesse, d'aller chez mon docteur et de t'aviser de mes projets.

« Tourne donc la page, nous sommes au bout de l'aventure, et pour le revoir, à bientôt peut-être. J'ai tant manqué de paquebots depuis quelque temps que j'ai bien envie d'en laisser aller un encore sans moi, et de courir te serrer la main dans ta province. »

28 avril.

Tout est dit : M. de Civreuse est parti depuis hier, et je ne me retrouve plus ici.

Pourtant j'ai déjà connu Erlange vide et silencieux, je sais comment mes pas résonnent dans les corridors et ma voix contre les boiserie, mais tout est changé maintenant.

Ce n'était que de l'ennui autrefois, aujourd'hui c'est de la tristesse, et les deux choses se sentent bien différemment.

De temps en temps, je fais la brave, je me joue la comédie à moi-même. Je range, je vais, je viens, je chantonne des petits airs tout gais, puis je m'assieds au côté de mon chien, je prends sa tête sur mes genoux et je me mets à lui parler comme jadis ; seulement, même avec lui, je me surprends en flagrant délit de mensonge.

— Six semaines pour raccommoder une fracture, vois-tu, Un, c'est énorme, lui disais-je tout à l'heure, et jamais nous n'aurions cru que cela pourrait durer autant, n'est-ce pas ?

Et ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai du tout, car je comptais sur le double au moins pour à présent, et sur toujours pour plus tard.

Benoîte me suit d'un œil inquiet. Elle n'est pas sans deviner une petite émotion ou du moins sans la redouter, et volontiers elle m'aurait toujours auprès d'elle ; mais c'est ce que je ne veux pas, je prétends que le transport de mes affaires m'occupe, et je m'échappe.

En vérité, je ne fais rien du tout et je laisse chaque chose comme elles étaient hier, car je n'ose plus reprendre mon ancienne chambre. Il y a là tant de souvenirs embusqués un peu partout, et ils s'élancent si vite quand j'entre, que n'y voudrais pas dormir à présent. J'aurais peur que tous ces revenants ne devinent mon secret et ne s'en aillent le conter à M. Pierre, qui en rirait peut-être, et je veux venir ici seulement pour rêver. Dans la bibliothèque, je pleure, je regrette je me fâche, je fais ce que veux ; puis, quand je me sens raisonnable, c'est l'heure de ma récréation, je reprend le chemin connu, je m'assieds à ma place habituelle, je regarde le lit vide le fauteil près de la fenêtre sans personne et je me souviens ! . . .

Souvent aussi je me sens prise de colère. Après tout, qu'est-il venu faire ici, cet homme ? pourquoi n'est-il entre dans la tête et dans le cœur comme cela, puisqu'il ne voulait rien de moi, et quelle est la puissance qui vous envoie ainsi un commencement de bonheur, juste ce qu'il vous faut pour être heureux, qui vous le laisse bien apprécier, bien regarder, et qui, à l'instant où vous croyez fermer vos mains pour le saisir, vous l'enlève brusquement ?

Est-ce là ce qu'on appelle la Providence ?

Pourtant il faut être juste, M. de Civreuse n'a rien fait pour attirer mon attention, et c'est même je crois sa raideur qui m'a frappée et séduite.

Si sombre qu'il fût, il souriait cependant quelquefois, il y a un charme spécial au sourire des gens froids. C'est comme le soleil en hiver ou comme cette fleur d'aloès dont me parlait M. Pierre, qui fleurit une fois seulement tous les cent ans, et dont la rareté fait le prix. . . Pourquoi est-ce d'une fleur si rare que suis occupée ? . . .

Notre dernière journée s'est passée mieux qu'aucune, et je ne voudrais pas jurer que lui-même ne sentit une imperceptible émotion.

Le matin, entrant à mon heure habituelle, j'ai trouvé près de son fauteil une table chargée de papier, d'une boîte à couleurs et d'un faisceau de crayons et de pinceaux. Benoîte lui donnait un verre, et dès qu'elle fut sortie :

— Voudriez-vous, me dit-il très vite, me permettre de faire votre portrait sur cette album en deux coups de crayon ? Je viens d'esquisser ce côté du château, mais mes souvenirs d'Erlange seraient bien incomplets si ma garde-malade n'était pas en première lignes.

Je répondis oui, bien attendu, et je m'ap-

prochai pour voir ce qu'il tenait, tout en lui demandant :

— Comment faut-il me poser ? debout, assise, de profil, de face ? — Et en même temps j'essayais toutes ces positions. . .

Il se mit à rire, et après avoir réfléchi un instant :

— Si vous le voulez bien, me dit-il, vous vous assiez dans ce grand fauteuil et vous vous installerez près de la cheminée, comme vous étiez le soir de mon premier réveil ici.

— Moins la robe, toutefois.

— Moins la robe, malheureusement !

— Malheureusement ! . . . Voulez-vous que j'aille la mettre ?

— Oh ! je n'oserais pas. . .

— Mais c'est l'affaire d'une seconde !

Et j'étais loin avant qu'il eût fini sa phrase.

Comme je lui avais dit, un instant après je rentrais. Seulement la jupe de cette aïeule que je ne connais pas est bien trop longue pour moi : j'avais beau la relever à deux mains, mes pieds se prenaient dans l'ourlet de sorte que j'avais en trébuchant, et comme à la fin je la laissai aller pour faire à M. de Civreuse une belle révérence de cour, il se trouva qu'en m'approchant de la cheminée, je me pris dedans, je ne sais comment, et je tombai rudement sur les deux genoux.

M. Pierre jeta une exclamation, une espèce de cri, ma foi, qui me fit plaisir, et il fit le geste de se lever impétueusement.

— Et votre genou ! lui criai-je. Ne bougez pas !

Puis je me remis sur pied lestement et je m'assis dans mon fauteuil. Mais il était inquiet.

— Vous n'êtes pas blessée, vous en êtes bien sûre ? me disait-il. . . Mon Dieu ! quelle idée absurde j'ai eue de vous faire mettre cela ! . . . Vraiment, vous n'avez rien !

Je répondais : non, le cœur un peu battant. . . pas de ma chute, mais de cette voix anxieuse qui m'interrogeait, et au bout d'un quart d'heure seulement, pour me laisser me reprendre, il se mit à sa tâche.

Il allait, il allait, relevant à chaque instant ses yeux sur moi, me regardant avec une persistance qui me gênait fort, et me faisant reposer, c'est-à-dire remuer, de quart d'heure en quart d'heure. Le déjeuner nous interrompit : mais à deux heures c'était fini. Il m'appela alors près de lui, et je ne pus m'empêcher de m'écrier en voyant la feuille qu'il me présentait :

— C'est moi ! Ah ! mais que c'est donc joli !

Le fait est que cette petite dame qui me souriait dans ce fauteil, cette grande cheminée sombre dont les chenets se détachaient nettement, les sculptures des boiseries : c'était un vrai tableau, et je tombais d'admiration. . .

Qui, jolie ? me demanda M. de Civreuse assez railleusement : vous ou l'aquarelle ?

— Le portrait, bien entendu ! . . .

Il me regarda un instant en souriant, puis avec une voix toute autre que celle que je lui connaissais :

Le portrait, c'est vous, car par bonheur il est ressemblant. Ne changez rien à votre exclamation.

Je me tus : c'est la seconde fois, peut-être, que j'entends un éloge sortir de sa bouche, et cela m'émotionnait plus que je n'aurais voulu. Pourtant, je mourrais d'envie d'avoir comme lui un souvenir de ce temps charmant que je sentais glisser entre mes doigts, et je cherchais nerveusement que dire et quel moyen employer.

(A suivre.)

POUR LES VERS CHOCOLAT à la CRÈME DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

25 Cents la Boite.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY
CHIMISTE-PHARMACIEN
122, RUE SAINT-LAURENT, 122
MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de graduates compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, au prix du gros.

SPECIALITES

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY
CHIMISTE-PHARMACIEN
122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

N.B.—Mon établissement est transporté au No 122 rue St Laurent, coin Laguchetière, où je suis en état de faire un commerce de gros et de détail. La préparation des prescriptions médicales reçoit une attention spéciale, et le public peut être assuré que nous n'employons que des drogues pures. Les médecins de campagnes, les hôpitaux, les couvents et les collèges continueront à recevoir notre attention particulière et seront toujours servis de remèdes purs à des conditions libérales.

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous

LISEZ **LA PRESSE** LISEZ
JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.
STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenn pour le mois de Juin

17,895 par jour

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à
LA PRESSE,

69 Rue St-Jacques, Montréal.

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET GERANT.

Dernière semaine de la saison, commençant lundi le 30 juin. Après-midi et soirée.

SPECTACLE EXTRAORDINAIRE

M. J. H. GILMORE

L'éminent artiste dans

MONTE---CRISTO

Un des chefs-d'œuvre d'Alex. Dumas.

Excellente compagnie, jolis décors,
Splendides costumes, etc., etc.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan à la N. Y. Piano Co., No 228 rue Saint-Jacques.

MAISON DE SANTÉ

A proximité de la ville. Localité très salubre.

Pour informations, adressez :

Dr. E. LALONDE, 196 Rue Saint-Maurice
MONTREAL

Gray's Saponaceous Dentifrice,

Excellente Poudre a Dents

Pour Préserver et Nettoyer les Dents.



LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Donne \$600 de Primes par année a ses Lecteurs

LE TIRAGE A LIEU TOUS LES SIX MOIS

Les primes sont de

\$100, \$50, \$20, \$12.50, \$10, \$5, \$2.50,
Et cent de \$1.00.

LE CINQUIÈME GRAND TIRAGE AURA LIEU DANS LE MOIS D'OCTOBRE PROCHAIN.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Editeurs-Propriétaires,

69 rue St Jacques, Montreal

LA PRESCRIPTION DU DR. NELSON

Est le meilleur remède pour le

Rhume, Bronchite, Etc.

25c. LA BOUTEILLE

LA VIOLETTE & NELSON, PHARMACIEN.

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES,
TORPEUR DU FOIE,
MAUX DE TÊTE,
INDIGESTIONS,
ETOURDISSEMENTS
Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES de MCGALE, sont préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-Français faisaient usage de la noix longue, avant sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE, contre la constipation habituelle. Mais le grand inconvénient, était l'obligation de faire, avec des noix vertes et fraîches, cette préparation qui, faite en quantité perdait toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un extrait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longues de McGale.

B. E. MCGALE
PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

Gray's Dental Pearline,

Un liquide pour Nettoyer les Dents

Et empêcher la Mauvaise Odeur de l'Haleine.

IMPRIMERIE

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude
MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

CIRCULAIRES, LIVRES, BROCHURES,
PAMPHLETS, AFFICHES,
CARTES DE VISITE, CARTES D'AFFAIRES,
PANCARTES, ENTÊTES DE COMPTES,
PROGRAMMES, ANNONCES D'ENCAN,
ETIQUETTES, BLANCS DE TOUTES SORTES
ETC., ETC.,

Commandes promptement exécutées.
Caractères de Luxe.

A MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS

N.B.—Toutes commandes pour impressions peuvent être données chez POIRIER, BESSETTE & CIE., 69 rue Saint-Jacques.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre
— DE —

SHELDON COLLINS' SON & CO.,
32 and 34 Frankfort Street, New-York,